VOLUME VII. NUMERO 29

LE COURRIER DE L'OUEST

JOURNAL HEBDOMADAIRE. EDMONTON, ALTA., JEUDI, 25 AVRIL, 1912 FONDE EN 1905.

LE MOUVEMENT EN FAVEUR DU PARLER FRANCAIS A TRAVERS LA PROVINCE

LA JOURNEE DE DIMANCHE DERNIER A ETE MARQUEE PAR L'ORGANISATION DE PLUSIEURS COMITES LOCAUX.--- TOUT FAIT PREVOIR QUE DIMANCHE PROCHAIN LE MOUVEMENT S'ETENDRA A TOUS LES CENTRES FRANCAIS D'ALBERTA

MGR LANGEVIN SERA PRESENT.

Le Comité Organisateur de la Convention des Canadiens de langue française à Edmonton, a reçu la lettre suivante:

Chers Messieurs,—

"Je me ferai un devoir et un plaisir de répondre à votre gracieuse invitation d'assister à la Convention des nôtres, à Edmonton, et je serai avec vous les 22 et 23 mai prochain.

Veuillez croire à tout mon dévouement en N. S. et M. I.,

Adélard, O.M.I.,
Archevêque de St-Boniface.

LAMOUREUX, Alta.

Dimanche dernier avait lieu à Lamoureux une réunion des Canadiens de langue française en vue de fonder un comité paroissial pour la participation à la Convention d'Edmonton les 22 et 23 mai prochain. L'assistance était fort nombreuse et elle écouta avec intérêt le patriotique discours prononcé par M. le curé de la paroisse.

C'est avec empressement que la très grande majorité des personnes présentes promirent de se rendre à la Convention d'Edmonton le mois prochain. Plusieurs des nôtres se proposent de plus de se rendre à Québec pour le Congrès de juin.

Les neuf directeurs choisis furent MM. H. Vezina, élu président, A. Gaumond, vice-président; C. Villeneuve, trésorier, Alp. Lamoureux, secrétaire, C. Paradis, S. Campeau, S. Langlois, A. Godart et Jean David.

Les directeurs du Comité local se réuniront prochainement pour discuter la situation de la paroisse au point de vue école, colonisation, etc., car il y a beaucoup à dire et à faire dans une paroisse qui compte plus de trente années d'existence et qui est l'aînée de toutes les colonies de langue française de la région.

ST-ALBERT, Alta.

Conformément aux instructions envoyées du bureau Organisateur d'Edmonton, une assemblée générale a eu lieu ici hier pour l'organisation paroissiale d'une succursale de l'Association provinciale.

Les personnes dont les noms suivent ont été nommées comme directeurs du Comité local.

MM. Fleuri Perron, N. Asselin, A. Guilbault, G. Gagnon, L. Levaseur, J. A. Paquette, A. Brunelle, Jos. Ouimet et Arthur Grenier. Rév. Père Mérer, chapelain.

Les officiers choisis, parmi les directeurs, sont:

MM. Art. Guilbeault, Prés.;
Elz. Sévigny, vice-prés.;
Art. Grenier, sec.-trés.

NORTH EDMONTON.

Les Canadiens-français de cette paroisse avaient été invités à une réunion générale dans le but d'élire les neuf directeurs demandés par le Bureau du Comité Organisateur d'Edmonton. La réunion a eu lieu le 21, dimanche, après la grand'messe.

Tous se sont rendus avec empressement à l'invitation, sauf quelques-uns qui en ont été absolument empêchés, mais qui ont envoyé l'assurance de leur entière adhésion.

Le R. P. Xavier a d'abord donné connaissance des documents qu'il avait reçus du Comité Général d'Edmonton; ensuite il a exposé le but de cette réunion, les travaux divers des neufs directeurs à élire, enfin le bien considérable que nous devions attendre surtout du Congrès d'Edmonton les 22 et 23 mai prochain.

Après quoi on a procédé aux élections; les noms suivants ont reçu successivement l'approbation générale et unanime. Les élus sont: Mesieurs J. H. Larivière, Jean Bernier, D. Quesnel, J. P. Lapierre, L. J. Couturier, F. X. Laplante, Girouard, Nap. Lepage, Ad. Brière.

L'heure étant avancée, les élus ont décidé d'avoir une réunion, le soir à 7 h. 30 pour l'élection des officiers. Il était environ 1 heure quand nous nous sommes séparés, tous enchantés de notre réunion.

Les directeurs s'étant réunis à l'heure fixée, la séance ouverte par la prière, ont été élus:

J. H. Larivière, Président;
J. P. Lapierre, vice-président;
F. X. Laplante, secrétaire;
D. Quesnel, Trésorier.

Plusieurs questions importantes ont été soumises à la discussion, mais les décisions et les voeux sont remis à la prochaine réunion qui a été fixée au 24, à 7 h. 30 du soir.

OUELLETTEVILLE, Alta.

Nous avons eu, dimanche dernier, une assemblée préliminaire des Canadiens de langue française de Ouelletteville pour l'organisation locale en vue de la Convention qui aura lieu à Edmonton les 22 et 23 mai prochain.

M. C. de Cormink a été élu président, M. L. A. Fréchette, vice-président et M. L. Simoin, secrétaire. Ce dernier donna lecture de l'appel envoyé par le Comité Central d'Edmonton et il fournit toutes les explications nécessaires pour faire comprendre la nécessité de coopérer largement à la future Convention.

Nous aurons une prochaine réunion le dimanche, 5 mai, et tous les Canadiens de langue française de la région sont instamment priés d'être présents.

STRATHCONA.

Nous avons eu, dimanche dernier, une magnifique assemblée en faveur du Parler Français.

Répondant à l'appel du Comité Organisateur d'Edmonton, tous les paroissiens de langue française se sont réunis pour jeter les bases d'une organisation locale.

Après des paroles patriotiques il a été procédé à l'élection des neuf directeurs prévus par les statuts de l'Association provinciale.

Les neuf personnes choisies ont été: MM. David Moreau, Raoul Maubert, G. Girard, Louis Morneau, Henri Cantagrel, O. Pilon, Alfred Lavigne, Ph. Despins et Zéphir Moreau.

Ont été choisi comme officiers:
MM. Louis Moreau, président;
D. Girard, vice-président;
O. Pilon, Secrétaire.
Henri Cantagrel, Trésorier

Nous aurons prochainement une réunion pour nommer nos délégués à la convention des 22 et 23 mai, à Edmonton.

VEGREVILLE.

Les paroissiens de langue française se réuniront en assemblée préparatoire à la Convention de Langue Française d'Edmonton dimanche prochain, 28 avril. Nous espérons envoyer à Edmonton un bon nombre de délégués pour le 22 mai, la paroisse aura aussi deux ou trois délégués au Congrès de Québec.

Dès le premier appel de la Société du Parler Français au Canada la paroisse, le couvent de la paroisse, l'hôpital des S. S. de la Charité et quelques citoyens se sont inscrits en qualité de bienfaiteurs.

Un fait intéressant qui montre la bonne harmonie existant ici entre les paroissiens des deux langues, en même temps que l'importance du français dans notre paroisse, c'est qu'à notre école Séparée et au couvent, tous les enfants de langue anglaise apprennent le français, et à la demande des parents, les commissaires de l'école ont décidé en assemblée régulière de rendre l'usage du français obligatoire pour tous les enfants pendant la moitié des récréations afin de leur faire mettre en pratique ce qu'ils apprennent en classe. Cette résolution a été proposée par les commissaires de langue anglaise. Les méthodes d'enseigner le français ne sont pas encore aussi bonnes que nous les désirerions et peut-être qu'elles pourraient être; cependant les résultats déjà obtenus sont appréciables et les efforts faits pour améliorer nos programmes sont récompensés. Nous désirons arriver à mettre en pratique la Méthode Savinienne par laquelle les enfants apprennent d'abord leur langue maternelle d'une façon convenable et ensuite étudient une autre langue. Les Religieuses de la Providence de St-Brieuc qui ont ici charge du pensionnat et de l'école séparée s'efforcent de faire suivre en même temps les programmes de leurs institution et ceux de la loi de la Province, leur personnel enseignant est actuellement formé de trois Soeurs françaises, de deux Soeurs irlandaises et de deux Soeurs canadiennes-françaises.

Le nombre d'élèves va toujours en augmentant et va obliger la Commission scolaire à construire une école plus vaste dès l'année prochaine.

LETTRE DE MGR CHARLEBOIS.

Le Pas, N.W.T.,
15 avril, 1912.

Monsieur le Secrétaire
du Comité d'Organisation d'Edmonton,

Bien cher Monsieur:—

Je suis honoré de votre aimable invitation à prendre part à la Convention des Canadiens de langue française qui doit avoir lieu à Edmonton les 22 et 23 mai prochain. Veuillez croire que je l'accepte de tout coeur. Il n'y aura que des empêchements imprévus et insurmontables qui me priveront du bonheur d'assister à cette réunion. J'en comprends trop l'importance, pour ne pas l'encourager au moins par ma présence.

Je bénis vos efforts et je souhaite qu'ils soient couronnés d'un parfait succès.

Daignez agréer, cher Monsieur, l'assurance de mon entier dévouement.

Ovide, O.M.I.,
Vicaire Apostolique
de Keewatin.

CHAUVIN, Alta.

Chauvin, Alta., 23. — Le mouvement d'organisation en vue de la Convention provinciale d'Edmonton a eu son écho à Chauvin dimanche dernier.

Après la messe il y eu une assemblée générale de tous les citoyens de langue française. Le R. P. Albert, curé de la paroisse invita tout le monde à marcher de l'avant en vue du ralliement provincial projeté et il promit son concours le plus actif pour que la paroisse soit représentée par le plus grand nombre possible de délégués à la Convention d'Edmonton les 22 et 23 mai prochain.

Plus de cent personnes donnèrent leur nom comme membres adhérents de la société du Parler Français d'Alberta.

Le R. P. Albert fut nommé président de l'assemblée et M. Léger Roy, secrétaire. On peut affirmer que l'organisation locale en vue de la Convention d'Edmonton a été couronnée à Chauvin du plus vif succès. Il est presque assuré que notre paroisse aura un délégué à Québec pour le mois de juin prochain.

LA REPONSE DES BONS FRANCAIS.

Le mouvement d'enthousiasme patriotique qui est en train de doter la France d'une puissante flotte d'aéroplane a son écho jusque dans nos lointains parages.

A l'appel que nous avons reproduit dans nos colonnes il y a quelques jours de bons Français ont répondu et nous ont fait parvenir leur souscription.

Voici la liste des sommes que nous avons reçues:

Alex Michelet	$1.00
E. Sonet,	$1.00
H. Saux	$1.00
Dr. C. Valery	$1.00
B. Blachère	$1.00
Une Française	.50

Nous rappelons à tous nos lecteurs français que nous recevons les sommes que l'on voudra bien nous faire parvenir, pour cette patriotique souscription, jusqu'au mercredi, 1er mai. Tous les noms des souscripteurs seront publiés dans notre journal le jeudi, 2 mai et les fonds seront transmis à cette date à l'Union-Française à Montréal, 71 ave. Viger, qui a pris l'initiative de ce mouvement en Canada.

On annonce de source sûre que cet été un meeting d'aviation aura lieu à Edmonton. Les envolées seront faites à bord de biplans Curtiss par deux aviateurs des Etats-Unis.

On confirme la nouvelle que les lots de la Réserve de la Compagnie de la Baie d'Hudson, à Edmonton, seront mis en vente le 14 mai.

Une nombreuse équipe de travailleurs est partie d'Edmonton cette semaine pour commencer les travaux de construction de la voie ferrée Edmonton-Dunvegan.

LA CATASTROPHE DU "TITANIC"

La catastrophe du Titanic est plus épouvantable encore que le laissaient prévoir les dépêches de la semaine dernière. On annonce en effet de source officielle que le nombre des disparus est de 1,601. 704 personnes ont été sauvées.

Voici quelques dépêches complémentaires sur cette catastrophe effarante qui a endeuillé l'Univers:

Mort de M. Chas. Hays.

Montréal.— On annonce officiellement que M. Chas. Hays, président du G. T. P., a perdu la vie dans la catastrophe du Titanic. Son gendre, M. Davidson, a également disparu. MMmes Hays et Davidson, qui accompagnaient leur mari, ont été sauvées.

L'EGOISME D'ISMAY.

Le vice-président de la White-Star se jette le premier dans une chaloupe et choisit ses rameurs.

New York, 19. — S'il faut en croire Mme W. J. Cardeza, de Philadelphie, une des naufragées sauvées, M. J. Bruce Ismay, vice-président de la ligne White Star, aurait été d'un égoisme sans pareil. Non seulement il se jeta le premier dans une chaloupe de sauvetage, mais il choisit lui-même les matelots qui devaient ramer sur sa chaloupe. M. Ismay savait, dit-elle, que mon mari était un excellent rameur, c'est pourquoi il le fit descendre dans sa barque. Mon mari rama jusqu'à ce que nous eussions été recueillis deux heures plus tard.

Mme William Bucknell, de Philadelphie, dit qu'elle a ramé jusqu'à ce que ses mains devinssent ensanglantées. Après être monté sur le "Carpathia", Ismay s'enferma dans une cabine, et il fallu qu'une délégation des survivants allât frapper à sa porte pour qu'il daignât se montrer. Il nous assura que la ligne Cunard ferait tout son possible pour nous dédommager, et nous ne pûmes rien lui arracher de plus.

LA MORT D'ASTOR ET DE STEAD.

New York 19. — Philip Mock raconte comment John Jacob Astor et William T. Stead sont morts. Astor et Stead s'étaient cramponnés à un radeau; mais comme leurs mains furent bientôt saisies par le froid, ils durent lâcher prise et tous les deux se noyèrent.

GRAVES ACCUSATIONS DU MAJOR PEUCHEN.

Il dit que l'accident est dû à la négligence grossière.

New York, 19. — Le major Arthur G. Peuchen, de Toronto, déclare que l'accident qui a causé le naufrage du "Titanic" est dû à une négligence grossière.

"Le capitaine Smith savait, dit-il, que nous nous en allions buter sur un champ de glace; quelle affaire avait-il à rester à dîner au salon quand nous étions au milieu des dangers.

Il ajoute que le capitaine Smith était trop vieux pour assumer la responsabilité du commandement d'un tel bateau.

Il possède un bout de papier sur lequel le lieutenant du "Titanic," D. C. H. Lyntollie lui a écrit l'ordre de descendre dans un des canots et d'en prendre le commandement.

Il descendit dans le canot No. 6 et y trouva le matelot au gouvernail abominablement ivre. Cet homme refusa de ramer et voulait garder le gouvernail qu'une femme aurait pu prendre. Il déclara que Bruce Ismay aida à plusieurs femmes à embarquer dans les canots; il pense que l'officier en charge du sauvetage, sachant qui il était, le fit descendre, dans un canot.

Le major Peuchen dit qu'il n'a vu aucune preuve de lâcheté, mais il y avait un Italien, le bras cassé, qui était caché dans un canot. Quatre Japonais étaient cachés dans un autre.

Accusations.

Le major critique amèrement la compagnie White Star pour le choix des officiers et répète que le désastre est dû à la grossière négligence du capitaine. Si le paquebot avait eu des projecteurs, il aurait découvert la présence de la glace à l'avant.

Plusieurs canots n'étaient pas pleins. Il y avait donc de la place pour toutes les femmes et aucune d'elles n'aurait dû se noyer.

Les canots pliants ne paraissaient pas sûrs. Ils étaient trop fragiles pour tenir devant le mauvais temps. Dans plusieurs, les naufragés avaient de l'eau jusqu'aux genoux. Le major critique la compagnie pour ne pas avoir donné assez de radeaux pour tous les passagers et l'équipage. On ne montra pas aux passagers comment s'en servir et plusieurs membres de l'équipage même ne le savaient pas.

DEPECHES TELEGRAPHIQUES

EN MEMOIRE DE CHAS. HAYS.

Montréal, 24. — Un service funèbre sera célébré demain pour le repos de l'âme de Chas. Hays, président du G. T. P., une des victimes de la catastrophe du Titanic. A onze heures et demi toutes les opérations de la compagnie seront suspendues en Angleterre et au Canada. Le travail arrêtera pendant cinq minutes dans toutes les gares, tous les bureaux et dans tous les ateliers et les trains et les paquebots seront également immobilisés pendant ce laps de temps à l'endroit où ils se trouveront.

LES PROGRES DE LA CULTURE EN SASKATCHEWAN.

Régina, 24. — L'étendue des terrains nouvellement ensemencés en Saskatchewan cette année est de 2,303,226 acres. Les semailles sont en avance de plusieurs jours sur celles de l'an dernier.

PRETRES HEROIQUES.

New York, 23. — Deux prêtres se trouvaient au nombre des passagers du Titanic. Peu avant que le navire sombre, les deux ecclésiastiques donnèrent l'absolution aux naufragés puis ils disparurent dans l'abime après une dernière bénédiction.

TOUS LES PASSAGERS AURAIENT PU ETRE SAUVES.

New York, 23. — L'enquête menée par le Sénat sur la catastrophe du "Titanic" a révélé que lors de la collision avec l'iceberg, un navire inconnu se trouvait à moins de cinq milles du "Titanic." Ce navire que l'on croit être russe ne répondit pas aux appels des passagers en péril et continua sa course laissant 1,600 personnes être englouties dans l'abime.

UN MASSACRE AU MAROC.

Paris, 23. — Un grand nombre de citoyens français ont été massacrés à Fez par une horde de fanatiques musulmans. Les télégraphistes chargés des appareils sans fil sont mort héroïquement à leur poste en donnant l'alarme à Tanger; pour cela ils ont dû soutenir pendant plusieurs heures des assauts furieux n'ayant pour tout moyen de défense qu'un revolver.

FEUX DE PRAIRIE EN SASKATCHEWAN.

Saskatoon, 24. — De grands incendies ont été allumés dans la région de Davidson, Sask., par des étincelles échappées d'une locomotive du C. N. R. L'incendie fait rage depuis quelques jours et des centaines depersonnes sont employées à le combattre; on signale de nombreux dégats. Quelques personnes ont reçu de graves brûlures.

AVIS IMPORTANT.

Le Comité Organisateur du Parler Français en Alberta invite toutes les personnes d'Alberta, désireuses de se rendre à Québec, à l'occasion du Congrès, de bien vouloir faire connaître leur nom sans délai au secrétaire du Comité à Edmonton, Boîte Postale 39. Le Comité désire s'occuper immédiatement d'obtenir des taux spéciaux pour le voyage en chemin de fer et il est nécessaire qu'il soit fixé à bref délai sur le nombre probable de voyageurs qui se rendront à Québec.

Si le nombre des voyageurs est suffisant, des démarches seront faites pour obtenir un wagon spécial pour les Congressistes.

PREPARONS-NOUS A LA CONVENTION DES 22 ET 23 MAI

Ainsi que nos lecteurs le verront dans une autre colonne, la journée de dimanche dernier a été marquée par l'organisation de Comités locaux du Parler Français dans plusieurs paroisses d'Alberta.

Dimanche prochain cette oeuvre, nécessaire au succès de la Convention provinciale du mois prochain, sera poursuivie dans d'autres localités de langue française d'Alberta.

Nous espérons que le mouvement sera général. Divers imprimés ont été envoyés, la semaine dernière, au clergé et aux personnes dirigeantes dans plus de cinquante localités différentes de la province. Tous ont été invités à se mettre immédiatement à l'oeuvre pour fonder un comité local. Il est urgent que l'on se mette immédiatement à l'oeuvre, là où l'organisation locale a été jusqu'à ce jour différée.

Ce n'est que par un mouvement d'ensemble s'étendant A TOUS LES CENTRES DE LANGUE FRANCAISE D'ALBERTA que nous aurons vraiment une convention provinciale et que nous pourrons faire, le mois prochain, de bon et utile travail.

Il est nécessaire que TOUS les groupes de langue française soient représentés à Edmonton les 22 et 23 mai.

Il importe de ne pas retarder plus longtemps l'organisation locale et le comité adresse à ce sujet un pressant appel à tous les centres retardaires.

Si quelque centre ou groupe, même infime, de langue française avait été omis sur la liste du Comité organisateur et que l'on n'ait pas reçu d'instruction pour la création d'un comité local nous prions les personnes dévouées à notre langue, établies dans de tels endroits de bien vouloir communiquer immédiatement avec le secrétaire du Comité Central à Edmonton, M. Alex Michelet, Boîte postale 98, qui leur fera parvenir tous les renseignements nécessaires.

L'organisation de la Convention provinciale se poursuit activement dans la capitale d'Alberta par les soins des membres du Comité central et tout fait prévoir que le grand ralliement français du mois de mai obtiendra un immense succès.

En réponse aux invitations qui leur ont été adressées, NN. SS. Langevin et Charlebois ont bien voulu promettre d'être présents à la Convention; nous publions plus haut leurs lettres d'acceptation

D'autres Canadiens de distinction ont été également invités et seront présents parmi nous durant les journées françaises des 22 et 23 mai. Le Comité prévoit la présence probable, à Edmonton, de plus de mille délégués venus de tous les points d'Alberta. Des pourparlers ont été engagés avec les compagnies de chemins de fer pour avoir des taux spéciaux de transport et nous obtiendrons complète satisfaction sur ce rapport. On voit que le Comité ne néglige rien pour assurer le succès de la Convention. Un comité spécial a été nommé pour rédiger le programme de cette dernière et nous espérons pouvoir prochainement le publier dans nos colonnes.

Que tous les nôtres contribuent pour leur part à d'aussi louables efforts en assurant le succès de l'organisation locale des divers centres de langue française. Il faut que la journée du dimanche, 28 avril, soit décisive sous ce rapport. Que partout, où rien n'a encore été fait, l'on choisisse cette date et que l'on se mette à l'oeuvre hardiment et avec enthousiasme pour le BON PARLER FRANCAIS.

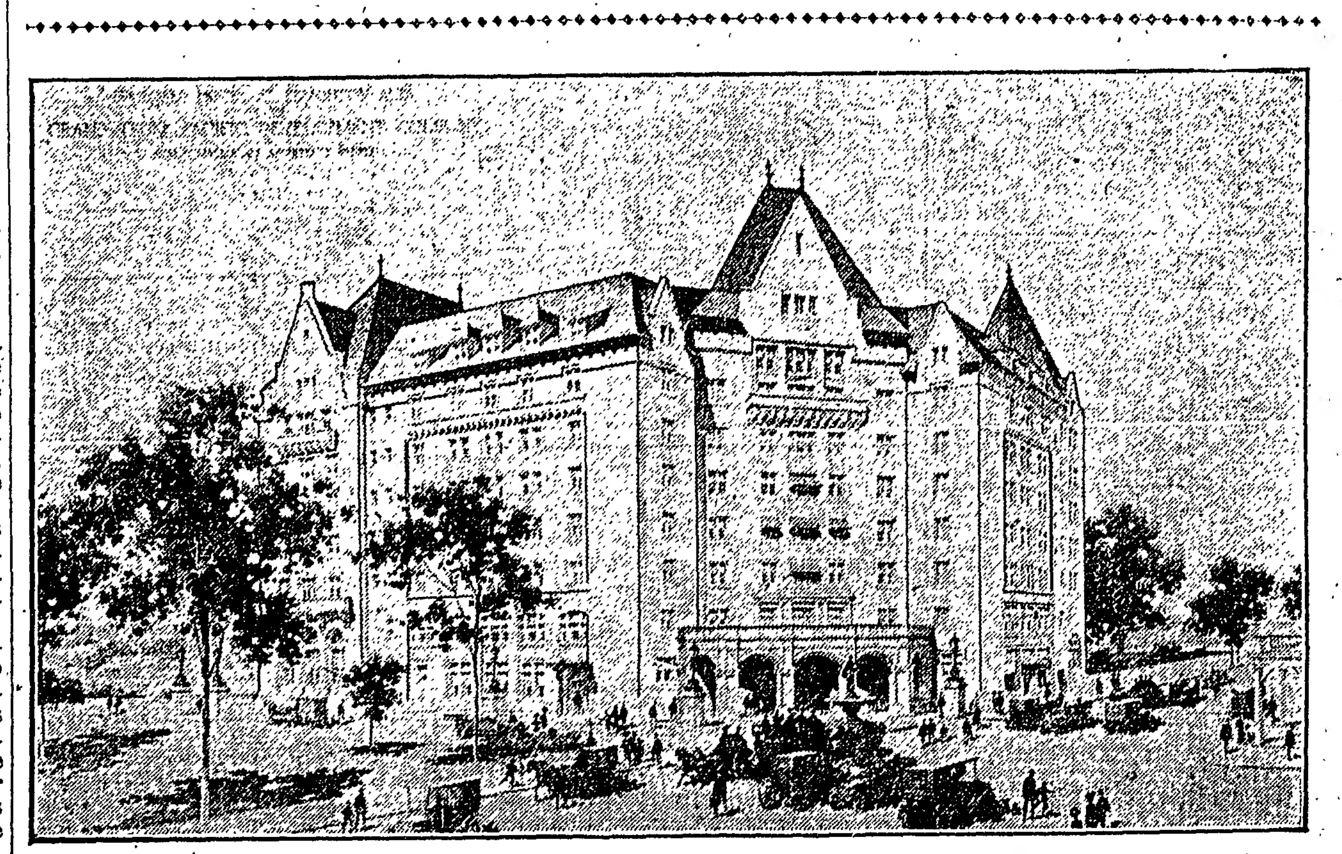
NECROLOGIE.

Lundi dernier avaient lieu les funérailles de M. Sifroid Turgeon décédé à l'Hôpital Général, après avoir été retenu sur le lit par la paralysie depuis plus de 18 mois. M. S. Turgeon, qui était né à Beaumont, comté de Bellechasse, est mort en parfait chrétien, ayant supporté ses longues souffrances avec une résignation admirable; il reçut pendant ses derniers moments toutes les consolations de la religion. Le défunt était veuf depuis 8 ans, il était venu s'établir à St-Albert, il y a environ 12 ans; il laisse deux fils, Joseph et Léon, et un frère, M. Cléophas Turgeon, notre concitoyen bien connu. Le service funèbre a été célébré en l'église de l'Immaculée Conception par le R. P. Simard, parent du défunt, assisté des Révérends MM. Lapointe et Carrier, comme diacre et sous-diacre. L'église était tendue de longs voiles de crêpe et le choeur paroissial exécuta d'une façon remarquable la messe funèbre en musique ainsi que des chants de circonstance. On remarquait au choeur le R. P. Cozanet, curé de St-Joachim et les RR. MM. J. A. Ouellette, curé de la paroisse et Lefebvre. Les porteurs étaient les néveux du défunt, MM. Louis, Noel et Albert Turgeon, le Dr. Amyot, M. Laferière et M. l'Abbé. Une foule nombreuse de parent et d'amis asistèrent au service funèbre.

Nous offrons nos condoléances émues à la famille.

Les travaux sont menés avec une grande activité sur l'embranchement du C. N. R. Edmonton-Athabasca Landing et dans quelques jours les rails relieront les deux villes.

Mme Thos. Lessard de St- Paul des Métis, est de passage à Edmonton en visite chez sa mère, Mme L. J. A. Lambert.



Le nouvel hotel du G. T. P. actuellement en construction a Edmonton

Le Courrier de l'Ouest
49 Avenue Howard. Tel. 1675
EDMONTON ALTA.
JOURNAL HEBDOMADAIRE

FEUILLETON DU "COURRIER DE L'OUEST"

Mademoiselle Millions 14

car Elise ne penserait-elle pas qu'il avait voulu l'éloigner du spectacle de son nouveau flirt? Il se désolait donc en silence. Elise de jour en jour, voyait plus clair dans les sentiments que mademoiselle Rambert et ses amis lui témoignaient. Leurs moqueries étaient si habilement déguisées, leurs sarcasmes si perfidement dissimulés sous un voile de plaisanterie, qu'elle ne savait comment se défendre contre eux. La crainte de montrer une susceptibilité exagérée la retenait, et aussi cette timidité que l'aplomb de Luce éveillait en elle. Son initiative était encore paralysée par la déférence qu'elle croyait devoir à la fille du "patron," du supérieur de son père. D'elle, il lui semblait, dans son humble outrée devoir accepter ce que, d'une autre, elle n'eût pas enduré, afin de ne pas nuire à la situation de M. Bréchard. Mais les concessions devenant trop pénibles, il lui était pourtant permis de s'y soustraire par la fuite et, ainsi que Germain y avait songé pour elle, elle aussi avait pensé à se faire rappeler par ses parents... Cela lui semblait préférable à un éclat qui eût brouiller sa famille avec M. et mademoiselle Rambert. Toutefois, il lui coûtait de se séparer de Germain, de s'abandonner aux séductions de la dangereuse sirène qu'était Luce. Elle avait la sensation très fausse et cependant poignante que, le quittant, elle le quitterait pour toujours...

Elle se taisait donc, comme Germain...

Luce triomphait! Elise étant, par ses soins, la risée de son entourage, elle espérait voir Danglefer s'en dégoûter et revenir à elle. La joie du succès lui fit dépasser la mesure...

Elle projeta un dîner assez nombreux. Elle avait dit à Aymeric et à Germain: "Je compte sur vous"; et ils avaient accepté, autorisés par le patron, lorsque celui-ci, deux jours auparavant, reçut un télégramme l'obligeant à s'absenter immédiatement pour affaires urgentes.

—Et ma réception? fit Luce, désolée.

—Elle aura lieu tout de même, répliqua le baron, habitué à ne se gêner pour personne; tu ne la donnais ni pour moi ni à cause de moi?... Philomène en fera les honneurs avec toi, et vous m'excuserez.

—Vous me laissez Aymeric?

—Non, il m'est indispensable.

—Et Danglefer?

—Lui, reste.

Luce n'ajouta rien, mais pensa: "Cela suffit." Et le jour arrivé, elle fit prier Germain, de la part de son père, de venir au salon de bonne heure, afin qu'elle et sa tante ne se trouvassent point seules pour recevoir les jeunes gens.

Lorsque Germain y entra, il trouva seulement mademoiselle de Sainte-Perelle qui avait l'air extrêmement contrariée et, en dépit de ses habitudes de réserve, ne put se tenir de faire part à l'ingénieur de son ennui.

—Une nouvelle folie de Luce! lui dit-elle, savez-vous que ce dîner est un dîner de têtes? Tout le monde sera grimé, coiffé. Je me demande si mon beau-frère approuverait cela? Je l'ai su seulement tout à l'heure... Ces dames, qui ne rêvent qu'excentricités, ont soufflé cette idée à ma nièce... Figurez-vous qu'elle voulait aussi me déguiser?... Elle ne vous a pas fait la même proposition?...

Germain fut dispensé de répondre par l'arrivée des invités que mademoiselle Rambert n'était pas là pour accueillir, Mademoiselle Philomène, très ennuyée de son absence, la suppléa de son mieux excusa son beau-frère. Mais elle était un peu ahurie, la chère femme, dans la cohue bariolée qui l'entourait... Elle reconnaissait à grand'peine madame Dalley dans une tête de folie, madame Billy sous la perruque d'une merveilleuse; elle ne savait quel nom mettre sur un impertinent jockey, dominant de blanches épaules, sur un astronome, un pierrot enfariné, une Diane chasseresse, un mousquetaire, un Espagnol, etc.

Toutes les femmes étaient en robe décolletée et tous les hommes en habit noir. On se regardait, on échangeait des remarques et des compliments, lorsque la porte s'ouvrit, livrant passage aux retardaires: Luce et Elise.

La première, sur ses cheveux poudrés et coiffées à ravir, avait mis, en bataille, le chapeau noir d'Arlequin. Une grosse ruche de tulle, noir aussi, encadrait son cou nu, tranchant sur sa peau de marbre et sa robe blanche. Elle était adorablement jolie. Tous les yeux se fixèrent sur elle, et les pierrots, les mousquetaires, les Espagnols applaudirent à tout rompre, mais, lorsque derrière elle, on vit apparaître Elise, un fou rire courut sur toutes les lèvres peintes ou ombragées de moustaches factices ou naturelles.

La pauvre enfant était grotesque.

Luce lui avait persuadé qu'elle aurait tout à fait manqué aux convenances en se présentant, dans cette réunion sélect, avec une de ses petites robes montantes. Elise, peu à l'aise avec mademoiselle Rambert, qu'elle savait d'une condition supérieure à la sienne, et craignant de la désobliger en se montrant, par la simplicité de sa mise, trop au-dessous des personnes qu'elle recevait, avait consenti à ce que Luce lui prêtât une de ses toilettes, et sa discrétion ne lui permettant pas de demander à la choisir, sa perfide amie lui avait imposé l'atroce robe rouge, brodée de jais, d'argent et de jaune, véritable toilette de théâtre, que, depuis la fête de Braulx, où elle avait compté la mettre, elle n'avait pas voulu utiliser.

Sa nuance était dure au teint d'Elise, dont le corps fluet flottait désespérément dans le corsage trop large. Le décolleté hardi découvrait son buste enfantin d'une manière qui eût été excessive, sans l'atténuation que sa modestie y avait apportée sous forme d'un léger fichu de tulle. Mais tout cela n'eût été rien encore sans l'horrible coiffure que mademoiselle Rambert lui avait composée. Luce avait natté ses maigres cheveux très serrés et les avait tortillés sur la nuque en un petit chignon à l'anglaise; puis, sur cette chevelure, qui semblait rase tant elle était collée, elle avait mis une affreuse, immense, absurde couronne de roses qui, se posant sur le front d'Elise, l'enserrait, l'écrasait, l'enlaidissait à plaisir.

A sa vue, Germain eut une sorte de confusion et même un moment de colère contre sa fiancée. Comment s'était-elle laissé affubler de la sorte, par faiblesse ou par ignorance? En tout cas, c'en était assez, sinon trop, il l'en préviendrait ce soir même.

Cependant Luce serrait la main à tout le monde, faisait des compliments et en recevait.

—Personne, dit-elle, n'a songé à une coiffure allégorique; heureusement, j'y ai pensé pour Elise. Voyons, tous, devinez ou plutôt *reconnaissez sa tête.*

—Vénus! dit le pierrot goguenard.

Luce *rit aux éclats.*

—Vous, dit-elle, vous êtes trop méchant! à un autre.

—Minerve.

—Hébé.

—Colombine.

Les propositions les plus bizarres surgirent.

—Je vais vous le faire dire, interrompit Luce, puisque vous ne tombez pas dessus: une rosière de Nanterre.

—Bravo! bravo! s'écrièrent les jeunes gens. Hurrah pour la rosière!

Elise restait interdite et ses yeux de gazelle cherchaient Germain, dans une sorte de détresse.

Il en fut si remué, qu'oubliant toute prudence, il s'approcha d'elle, l'attira même un peu à l'écart et lui dit très bas:

—Cela ne peut plus durer, il faut absolument que je vous parle en particulier.

—Je suis ridicule? lui demanda-t-elle, désolée.

—Non, répondit-il, voulant la rassurer, mais on cherche à vous rendre telle. Indiquez-moi un endroit où je puisse vous trouver demain?

—Mais je ne sais!

—Sortez le matin, venez à l'église.

Ils n'avaient pris garde ni l'un ni l'autre que Luce, la terrible Luce, à pas de loup, s'était approchée.

—Eh! eh! s'écria-t-elle, en voilà du joli, monsieur qui donne un rendez-vous à notre rosière!... Hou! hou! mauvais sujet, gare à la batte d'Arlequin!

Et elle fit mine de poursuivre Germain furieux.

On annonça le dîner.

Danglefer, brûlant ses vaisseaux, offrit le bras à Elise, mais, encore une fois, Luce le vit.

—Décidement, fit-elle en riant, il en veut à notre rosière! C'est mademoiselle d'Esclais que vous devez accompagner, monsieur Germain.

—J'aurai cet honneur en revenant au salon, répondit l'ingénieur sans se déconcerter.

Et entraînant Elise il répéta son injonction:

—Demain matin, à la messe, il le faut absolument, je vous verrai en sortant.

La durée du repas fut un feu roulant de sottes plaisanteries dont Elise fit les frais. On lui demanda des nouvelles des pompiers de sa commune, allusion à une vieille chanson populaire qui courait les rues dix ans avant sa naissance, si bien qu'elle ne comprit pas le sel de la-propos. Un homme d'esprit l'interrogea pour savoir si les roses des couronnes de rosière montaient parfois en graine.

Au dessert, on but à sa santé.

—C'est l'héroine de notre petite fête, dit Luce.

On revint au salon où Luce organisa un jeu innocent, dit des portraits. Il s'agissait, au moyen des questions: "Comment l'aimez vous? qu'en faites-vous? où le placez-vous?" de deviner un personnage quelconque.

Lorsque ce fut au tour d'Elise de chercher, Luce proposa de la choisir comme énigme vivante.

—Oui, dit-elle: Elise; elle se devinera elle-même, ce sera très amusant.

Malgré les observations, les protestations même de mademoiselle Philomène, la motion de sa nièce fut adoptée.

Et dès qu'Elise commença ses questions, ce furent des saillies, des allusions du plus mauvais goût.

—Je l'aime telle qu'elle est. J'en fais ma beauté. Je la place *sur un trône.*

La pauvre fille ne trouvait pas! ... Germain avait beau lui tendre la perche par les réponses les plus transparentes, et mademoiselles Philomène aussi, elle ne pouvait croire que c'était d'elle qu'on disait:

—J'en fais un rêve... de poésie.—Je l'aime... à en mourir!

Elle aurait même eu honte de paraître le penser et restait au milieu du cercle, rouge, timide, prête à pleurer; alors, mademoiselle de Sainte-Perelle, depuis un moment déjà sur les épines, intervint:

—Voyons mademoiselle, dit-elle, il faut vous aider sous peine de manquer de charité. Posez-moi de nouveau votre question et je vous répondrai; j'en fais une charmante fille dont on met la patience à l'épreuve en ce moment.

—Et moi, dit Germain, j'ajouterai: Je "l'aime... mieux en sa simplicité qu'avec cette atroce robe rouge."

—Serait-ce de moi qu'il s'agit, dit Elise, interdite, je ne puis le croire... le portrait est si peu ressemblant...

—C'est une caricature, en effet, fit Germain.

—Trahison! Trahison! cria Luce. Marraine et M. Danglefer ont trahi, aussi cela ne compte pas, et Elise va devenir un autre personnage, n'est-ce pas, mesdames, n'est-ce pas, messieurs? c'est si amusant! recommençons.

Et, se levant, elle poussait vers la porte du salon Elise qui lui résistait doucement. Germain qui, jusqu'alors, ne s'était contenu qu'à grand'peine, n'y put plus tenir et, indigné du rôle absurde et ridicule qu'on imposait à celle qu'il aimait et dont il voulait faire sa femme, oubliant tout, il s'approcha, blanc de colère:

—Non, mademoiselle, dit-il à Luce très sévèrement, non, vous ne recommencerez pas, avec mademoiselle Bréchard du moins. C'est assez vous moquer d'elle et abuser de sa douceur, de sa déférence et de sa simplicité pour la ridiculiser. Je ne souffrirai pas plus longtemps qu'elle soit votre jouet.

La colère aussi monta au front de Luce.

—De quel droit, monsieur, lui dit-elle avec hauteur, venez-vous prendre chez moi la soi-disant défense de mademoiselle Bréchard?

—Du droit que me donne mon titre de fiancé, mademoiselle, car je suis fiancé à mademoiselle Bréchard.

—Je le savais! fit Luce bravache.

—Alors vous ne vous étonnerez pas, mademoiselle, que j'entende faire respecter, même par vous, celle qui, d'ici quelques mois, portera mon nom. Allez, Elise, dit à Germain la jeune fille, allez quitter ces oripeaux et que je vous emmène de cette maison où l'on a eu égard ni à votre confiance, ni à votre inexpérience, ni aux services rendus par votre père...

—Vous emmenez Elise, reprit Luce toujours provocante, à cette heure-ci? et où cela? dans votre chambre? où, à l'usine, dans votre bureau?... c'est joli!

Germain fut une seconde interdit, il n'avait point, dans sa légitime colère, pensé à cela...

Mais mademoiselle de Sainte-Perelle, indignée elle aussi, bien que n'ayant trop osé le témoigner pour ne pas déchaîner l'orage qu'elle sentait gronder, le tira d'embarras.

—Venez, mademoiselle, dit-elle à Elise, c'est moi qui vous emmène ce soir et qui, demain, vous reconduirai à Paris s'il le faut.

Elle sortit comme elle l'avait dit, entraînant la jeune fille et suivie de Germain.

—Patatras! fit Luce, se laissant tomber sur un fauteuil, nous voilà en plein mélo... J'ai un peu trop tendu la corde, elle a cassé! ... tant pis! car c'était drôle, hein?

Et comme chacun se taisait fort ennuyé d'être mêlé à cette scène, elle continua:

—Le pire, c'est que le "paternel" doit rentrer à onze heures, et quand il va savoir cela, quelle tempête!...

Les pierrots, les jockeys, les mousquetaires, les merveilleuses se regardèrent tous avec l'envie immodérée de fuir l'ouragan annoncé par Luce. Ce fut madame Dally qui sut trouver le moyen d'y soustraire tout le monde.

—La nuit porte conseil, dit-elle, demain, sans doute, tout s'arrangera. Il faut mieux que vous n'ayez pas, ce soir, d'explication avec votre père. Pour cela, il ne faut pas qu'il vous trouve debout à son retour... Aussi, nous allons vous quitter et vous remonterez chez vous.

—Oui! oui, répondit-on en choeur avec une unanime allégresse.

Et la soirée s'acheva en déroute.

XIX

M. Rambert, rentré par le train de onze heures, avait été un peu surpris de trouver sa maison déjà close, les lustres éteints et personne debout, hors le service. Mais il n'en avait rien témoigné, était monté dans sa chambre et s'était couché tout de suite.

Le lendemain, fidèle à ses habitudes, il était, dès huit heures du matin, dans son cabinet, à l'usine, dépouillant son courrier et expédiait les affaires courantes. Il n'avait encore vu ni Luce ni mademoiselle Philomène, ni Germain.

Ce dernier, la veille au soir, après avoir laissé sa fiancée aux mains dévouées de mademoiselle de Sainte-Perelle, avait couru au télégraphe qui, pour le service de la fabrique, restait toujours ouvert jusqu'à dix heures, et, encore sous le coup de son indignation,

A suivre.

Dans la marine française.

M. Delcassé rétablit pour les officiers le grand uniforme.

Paris, 15. — M. Delcassé, ministre de la marine, a décidé de réintroduire dans la marine, pour les Officiers, le port de l'uniforme numéro 1, qui avait été supprimé en 1903, sous le prétexte qu'il était inutile, coûteux et peu démocratique.

Désormais, les officiers de marine pourront arborer le bicorne et le pantalon à bandes d'or et d'argent, comme leurs collègues des autres nations.

La décision de M. Delcassé est une nouvelle preuve que le ministre de la rue Royale fait tous ses efforts à relever, comme il convient, le prestige de la marine française suivant les voeux de la nation.

= Coin Feminin =

CHRONIQUE

A PROPOS DU PARLER FRANÇAIS.

Nulle plus que moi ne se réjouit des louables efforts tentés un peu partout au Canada en faveur de la langue française; nulle plus que moi n'est agréablement surprise et satisfaite, à constater la vigilance et l'ardeur de l'élément canadien-français lorsqu'il s'agit de combattre pour notre langue et de défendre notre Foi.

Comment ne pas sentir cette nécessité d'un mouvement de propagande pour le maintien du français intégral, comment ne pas y applaudir chaleureusement, quand on constate presque chaque jour dans le langage parlé ou écrit les nombreuses offenses infligées en ce pays à l'orthographe et à la syntaxe? Telle correspondante nous incite à prendre rang pour le bon combat, qui joint l'oubli de sa propre perfectibilité à l'oubli de la campagne hardie et vigoureuse entreprise en ce journal même, sous la direction du comité de la rédaction tout entier. Telle autre s'étonne avec naiveté que nous ayons jusqu'ici personnellement gardé le silence, sans avoir réfléchi à la place consacrée en chaque numéro depuis quelques semaines aux développements et aux reportages concernant le parler français.

L'occasion s'offre à moi, néanmoins, très favorable pour joindre à la gerbe des écrits déjà publiés ici et ailleurs le très humble rameau de ma contribution.

Oh certes, l'éminent secrétaire de la "Société du Parler Français" au Canada ne sait pas toujours avec l'à-propos qu'il faudrait, encourager les efforts isolés et attirer à l'oeuvre l'appoint de toutes les bonnes volontés. M. Rivard, dont le réel mérite est d'ailleurs hors de cause, a montré dans sa lettre au "Devoir" qu'il avait mal interprété ma pensée, et pris pour ce qui aurait été une ridicule hostilité la simple expression d'une opinion aisée à défendre. Il l'a fait sans mesure et sans finesse, je ne le dis pas exactement sans courtoisie, témoignant ainsi d'un singulier état d'esprit au point de vue de la cordialité confraternelle. Magali, dont le nom depuis l'immortel chef-d'oeuvre de Mistral, ne saurait sans ignorance être appliqué à un homme, rougirait d'appartenir au sexe "à moustaches" s'il lui fallait du même coup renoncer à son habituelle manière; cette manière est celle de son sexe à elle, avec ses innombrables défauts et ses toutes petites et modestes qualités.

Sans plus ajouter d'importance à l'incident, je dirai donc à M. Rivard "sans rancune!" et "merci!" à ma très bonne et très fine amie "Madeleine" qui a relevé avec beaucoup de tact une inexactitude involontaire glissée en ma chronique, et défendu avec opportunité ce qui était le fond même de ma pensée. Au surplus, M. Rivard n'est pas à lui seul toute l'oeuvre, et consacrer plus de temps à cet incident serait sacrifier sans intérêt à une mesquine et personnelle polémique notre commun devoir de propagande par la plume et par les idées.

Les louables et persévérants efforts faits à Québec ont eu dans tout l'Ouest — il faut qu'on le sache — un immense retentissement. Il semble que chacun se soit rendu compte du péril menaçant la langue de noblesse et d'harmonie dont les vocables nous ont bercés. Il semble qu'à l'envi chacun ait tenu à honneur d'apporter sa pierre à l'édifice de restauration, et ce n'est pas sans un réel orgueil de race que nous nous plaisons à le constater en ces lignes.

Brochures, conférences, concours, congrès, tout a été, tout devra être mis en oeuvre, toute graine semée portera ses fruits. Mais nous voudrions surtout mettre en valeur l'importance et insister sur la nécessité de l'action familiale en faveur de la langue française, de l'intervention de tous les jours au sein même du foyer. L'enfant doit trouver en ses parents non pas des éducateurs indifférents accommodant sans scrupule quelques mots de français surannés à une inoffensive sauce anglo-saxonne, mais des champions fervents de nos communes origines, des conservateurs obstinés de notre mentalité française, des causeurs avides à chercher le mot juste, et à le prononcer à toute occasion.

Et nous pourrons alors assister à un renouveau de cet esprit national canadien-français qui fièrement et fermement barrera la route aux "snobs" de l'anglicisation à outrance. Ces "snobs" existent, trop nombreux, trop soucieux de paraître parfaitement anglicisés, fondus en l'apparence d'Albion, honteux parfois — quelle misère— de se déclarer français d'origine et de sembler même parler notre langue maternelle avec la moindre satisfaction.

MAGALI.

CAUSERIE DE LA SEMAINE

CE QUE FUT LA CATASTROPHE.

Un des derniers messages envoyés par George Phillips, l'opérateur télégraphiste du "Titanic" était adressé à sa mère:

"Nous avons eu un accident, disait-il, mais tout va bien et nous nous dirigeons vers New York."

Courageux jusque dans la mort, ce jeune homme de 26 ans ne se faisait peut-être déjà plus d'illusion sur le sort qui l'attendait, mais il voulait rassurer les siens, amortir en quelque sorte le coup terrible que la nouvelle de son trépas apporterait dans son paisible foyer du Surrey.

Phillips, bien que tout jeune, était un des employés les mieux notés du service Marconi. Il travailla tour à tour sur le "Mauretania", l'"Oceanic" et l'"Olympic" Il était justement fier de son poste sur le géant "Titanic" où il était maître du plus beau poste sur mer, poste capable d'expédier par tous les temps des messages à 400 milles de distance.

C'est le dimanche soir, la nuit est sombre et sans lune. Du poste de télégraphe situé à tribord du faux-pont supérieur, on entend à peine les échos d'un concert au salon des premières. L'oreille collé à son récepteur Philips écoute si un navire ne viendra pas renouveler les avertissements qu'il a reçus tout le jour: "Nous traversons des champs de glace flottante". Tous les navires qu'il a passés ont répété cet avis et cependant, le "Titanic", poussé par ses 45,000 chevaux de force, fend de son étrave les eaux noirâtres de l'Atlantique. Sur la dunette, les officiers fouillent l'horizon de leurs regards anxieux et cherchent en vain à en découvrir les mystères. En haut, sur le mat de misaine, la vigie guette un déchirement dans la voile de brume qui entoure le navire et semble étouffer jusqu'au bruit de ses hélices.

La voile se déchire tout à coup et en même temps qu'un cri d'horreur échappe à la vigie, l'officier de quart a télégraphié l'ordre de renverser la vapeur. Devant eux, comme un fantôme blanc, l'iceberg vient de se dresser comme une falaise. Il est encore à un mille, mais qu'est-ce que cette distance quand le navire fait 18 noeuds à l'heure.

"Barre à tribord!" a crié l'officier et son cri a amené sur la dunette le capitaine et ses subordonnés. Il est déjà trop tard, le navire n'a pu échapper à son sort et tout son flanc de babord vient de se briser sur le rocher de glace avec un bruit de déchirement. Les machines enfin s'arrêtent une fois que le navire, tel un coursier qui se cabre, s'est dressé contre le mur de glace pour re-[illegible]

Philips est demeuré à son poste. Il n'a pas bougé, mais son poignet se crispe sur la manette de l'appareil qui envoie de toute la force de ses milliers de volts le sinistre appel "S. O. S." Save our ship!

Cet appel ébranle un rayon d'ondes hertziennes de 500 milles. Le "Virginian" l'entend à l'ouest en même temps que le "Parisien" s'en effraye à l'est et que l'opérateur de Terreneuve tremble en écrivant la dépêche de Philips: "Nous avons frappé un iceberg et sommes en grave danger. Titanic, lat: 41,46" long: 50-14".

Le vaisseau, comme un oiseau blessé, s'est penché à babord et l'eau s'engouffre dans ses flancs qui sifflent. L'eau a envahi la chambre des machines et les chauffeurs remontent sur le pont pendant qu'on met les chaloupes à mer. Philips, de son poste élevé, voit la manoeuvre de sauvetage, entend les cris des hommes, les sanglots des femmes et les pleurs des enfants, mais il ne quitte pas son poste. Peut-être un navire très rapproché va-t-il l'entendre et venir avec du secours.

"S. O.S.; S. O. S." repète sans cesse l'appareil avec les indications qui permettront de trouver le "Titanic" sur l'immense océan. Les navires qui l'ont entendu répondent et le secours vient, mais il est encore éloigné et c'est maintenant du télégraphe que dépend le prompt salut.

Les chaudières sont noyées, la dynamo s'arrête, mais il reste une dynamo de fortune que Philips met en action pour continuer ses appels désespérés. Les chaloupes glissant des portants atteignent l'eau. Les femmes et les enfants s'y empilent, femmes en roches de gala, la gorge étincelante de perles et de diamants femmes qu'on sépare de leur père, de leur mari.

"S. O. S.; S. O. S." L'appel continue maintenant avec la machine de relai et Philips songe aux siens. Un navire comme le "Titanic" peut-il périr? C'est impossible. Il va flotter et le secours arrivera à temps. C'est alors qu'il pense à la vieille maman dans le Surrey et qu'il se dépeint son émoi en entendant parler du désastre. Il veut la rassurer et envoie le message "Tout va bien.". Puis, calme, il attend, transmet au capitaine les dépêches des autres navires. Le pont du géant des mers s'approche de l'eau. Déjà la houle balaye les bastingages de babord et le sauvetage se fait plus fiévreux, plus précipité. A peine à l'eau, les chaloupes quittent à force de rames le voisinage dangereux de l'énorme navire qui peut s'enfoncer et les entraîner dans son tourbillon. Sur le pont, des hommes en habits de soirée demandent à genoux qu'on les sauve. Des millionnaires donneraient tout leur or bien ou mal acquis pour un coin de chaloupe.

Les femmes et les enfants, d'abord. Et les officiers font un classement terrible. Froids devant la mort comme le sont les vrais braves, ils ne songent pas à eux mais à leur honneur et font leur devoir en héros. De tout en haut, Philips voit cela, il voit le vaisseau s'enfoncer plus encore, les lames envahir le pont jusqu'aux écoutilles, mais il reste au poste. Peut-être un dernier appel sera-t-il celui qui amènera le navire sauveur. Sa main nerveuse lance distinctement le "S. O. S." à travers l'espace et toute son attention se concentre sur le récepteur qui peut leur annoncer le salut.

Secoué comme par un tremblement, un râle de naufrage, le navire a vibré de la poupe à la proue et on sent que c'est la fin de tout. Comme une horde, la foule des passagers a saisi les radeaux et les canots pliants, s'en est emparée et a tenté de se sauver. Mais il est trop tard, car le navire s'enfonce encore et il va bientôt engloutir avec lui ces frêles radeaux.

En haut, le capitaine est demeuré sur la dunette et voit comme dans un rêve son navire s'engloutir. L'appareil télégraphique s'est arrêté seul, avec des signaux imperceptibles et indistinctes. C'est la fin de tout et il est trop tard pour Philips comme pour ceux qui se sont dévoués avec lui. Glissant le long de la paroi de glace qu'il touchait encore, le "Titanic" s'enfonce avec un renflement de volcan, entraînant tous les débris qui l'entourent et les malheureux qui s'y trouvent encore. Le gouffre se referme sur lui avec des bouillonnements sinistres. C'est encore un navire, le plus grand, perdu dans l'océan qui ne rend pas ses morts,

GARE AUX A[illegible]TEURS!

Un paysan auvergnat tire sur un aéroplane qu'il prend pour un oiseau de mauvais augure.

Paris, 21. — Un étrange récit parvient d'Auvergne relatant qu'un aéroplane a été pris pour un oiseau de mauvais augure par un paysan qui tira dessus. Un aviateur militaire, M. Gilbert, exécutait, à une faible altitude, un vol à travers la campagne quand il entendit soudain le bruit d'un coup de fusil et vit un homme audessous de lui, dans un champ. M. Gilbert crut à une manifestation d'enthousiasme et laissa tomber un paquet de prospectus.

Un peu plus tard, dans un village voisin du théâtre de cet exploit, un vieux paysan racontait comment, en traversant les champs, il avait aperçu un "lou baret", oiseau de malheur qui, d'après la superstition populaire, fait son apparition dans la semaine de Pâques et cause aux moissons de grands dégâts. Il ajouta qu'il avait tiré sur l'oiseau et réussi, sans toutefois le tuer, à l'atteindre si bien qu'une touffe de plumes s'envola. Le paysan fut bien étonné quand il apprit, plus tard que l'oiseau en question était un aéroplane et ses plumes des prospectus.

LE GOUVERNEMENT SCOTT ET LES OUVRIERS

QUELQUES MOTS SUR LA LOI DES INDEMNITES EN CAS D'ACCIDENTS DE TRAVAIL.

Une des meilleures mesures législatives qui soient au crédit de la province de Saskatchewan est la "Loi d'indemnités aux travailleurs" qui fut adoptée par le gouvernement Scott à la demande des ouvriers de la province. Cette loi est de beaucoup la plus favorable aux travailleurs qui soit en vigueur dans les provinces de la confédération.

Le but de cette loi Scott est de prévoir le versement d'une juste indemnité à tout ouvrier ayant reçu des blessures au service de manufactures, chemins de fer, mines, chantiers de construction, etc., sans égard à la cause de l'accident provoquant ces blessures. Dans le cas de mort l'indemnité est versée à la famille de la victime.

Le fait qui rend la loi de Saskatchewan de beaucoup supérieure aux lois similaires en vigueur dans les autres provinces est que l'indemnité est payable même si l'accident est dû à la négligence de la victime. Sous l'autorité des lois en vigueur dans les autres provinces les employeurs évitent fréquemment de verser une légitime indemnité en attribuant la cause de l'accident à la négligence de la vistime.

En de nombreux cas des employeurs ont pu, en plaidant la négligence du blessé, prolonger fort longtemps un procès et contraindre un ouvrier, à bout de ressource, à retirer son action.

Ce fait révoltant ne peut se produire en Saskatchewan et l'ouvrier, blessé au cours de son travail, est assuré que ni lui ni les siens ne manqueront de pain durant les jours de chômage qui précéderont son rétablissement.

Cette loi fut votée en 1911 et déjà un certain nombre de différents ont été réglés sous son autorité; ayant fait ses preuves d'une manière fort concluante cette mesure législative contribuera puissamment à la sécurité morale des travailleurs.

L'empressement, mis par le gouvernement Scott à se rendre au désir des ouvriers qui lui ont demandé eux-mêmes cette loi, montre bien la sollicitude actuelle du Ministère provincial en faveur du prolétariat. Nous croyons que les ouvriers sauront reconnaître ce que le gouvernement de Saskatchewan a fait pour eux en votant en sa faveur au cours des prochaines élections.

En maintenant le ministère Scott au pouvoir les ouvriers travailleront dans leurs propres intérêts car nous savons de source sure, que celui-ci se propose de soumettre par la suite nombre de mesures à la Chambre législative pour assurer la protection et la prospérité de la classe ouvrière de Saskatchewan.

PARLEZ FRANCAIS!

Nous recevons la communication suivante:

"Il semble que de jour en jour les Canadiens-français se montrent plus négligents à l'égard de leur langue maternelle. Combien en voit-on de nos jours qui paraissent avoir honte de parler entre eux le français dans un endroit public si par hasard ils jugent que les personnes présentes sont de nationalité anglaise!

Ce fait est encore plus frappant dans les magasins; j'ai l'occasion d'entrer fréquemment dans les magasins canadiens-français d'Edmonton. Or chaque fois je fais la triste constatation de voir des Canadiens-français s'adresser en anglais à ceux qui les servent.

Si l'on voulait, dans tous les magasins quels qu'ils soient faire usage tout d'abord du français combien d'emplois procurerait-on ainsi aux nôtres; car il est hors de doute que beaucoup de commerçants n'hésiteraient pas ensuite à engager des vendeurs parlant notre langue.

Ces magasins afficheraient ensuite dans leurs vitrines des écriteaux indiquant que l'on y fait usage du français. Tout le monde en retirerait avantage.

Personne ne doit avoir honte de parler le français dans la rue, dans les édifices publics, dans le train ou dans les magasins. Agir autrement c'est faire preuve de lâcheté.

La langue française est la première langue du monde, c'est la langue diplomatique et il n'est pas un européen qui croit son éducation parafite s'il ne possède parfaitement le français. Cela est si vrai que le Roi Georges lui-même vient d'envoyer son fils, le Prince de Galles, faire un séjour de six mois en France pour qu'il s'y initie aux beautés de la langue de Bossuet.

Le français compte des admirateurs et des défenseurs aux Etats-Unis et en Angleterre qui s'efforcent d'en répandre l'usage dans ces deux pays. Aux Etats-Unis plusieurs centaines de cercles de l'Alliance Française n'ont pas d'autre but que de développer l'amour du français et d'en faciliter l'emploi fréquent.

Lorsque l'on considère une semblable campagne de propagande n'est-ce pas que l'on éprouve un sentiment de honte et de confusion en songeant que des compatriotes rougissent de leur langue et de leur nationalité dans ces plaines de l'Ouest découvertes et évangélisées par des gens de leur sang?...

UNE OPINION

QUE NOS DIRIGEANTS SE REVEILLENT, ET DANS DIX ANS L'OUEST EST A NOUS!

Nous lisons dans l'"Action":

Nous écrivions, à l'occasion du débat sur le Keewatin, que l'avenir des Canadiens-français, dans l'Ouest, dépend, — infiniment plus que des textes de loi, — de l'effort que nous ferons pour augmenter là-bas l'effectif de la race.

Ce n'est pas que "les principes" nous soient moins chers qu'à d'autres, ni que nous contestions la nécessité de les défendre, au contraire. Nul n'eût souhaité plus ardemment que nous des lois équitables pour les catholiques du Keewatin, comme pour ceux de tout l'Ouest.

Le dirons-nous pourtant? au point de vue de l'avenir de la race, nous n'avons toujours attaché pour notre part qu'une importance très secondaire à la conquête pure et simple de droits dans les statuts. A nos yeux, l'important, pour les Canadiens-français de l'Ouest, ce n'est pas d'avoir des lois, pour eux: c'est d'avoir pour eux le nombre. Tout homme qui voudra s'arrêter à réfléchir là-dessus cinq minutes, ne pourra manquer d'en venir à la même conclusion.

Le malheur, c'est que si l'on se préoccupe volontiers, chez nous, des lois scolaires de l'Ouest, on ne semble pas penser le moins du monde, en revanche, au but qu'elles devraient servir. Est-ce vraiment pour favoriser l'expansion de la race qu'on les réclame si ardemment? Il est possible, mais il n'y parait guère. Il semblerait plutôt qu'on ne crie si fort, et qu'on ne se démène si violemment, que pour obtenir une pure satisfaction morale. S'il en était autrement, comment s'expliquerait la mortelle apathie de presque tous nos hommes publics, —nous parlons des milliers d'entre eux, — en face de ce problème: la colonisation de l'Ouest par les Canadiens-français.

Depuis dix ans, c'est par centaines de mille que les étrangers de toutes langues, sauf de langue française, se sont précipités chaque année dans l'Ouest canadien. Pour résister à cette formidable inondation, les petits ilots canadiens-français disséminés à travers les prairies n'auraient pas eu trop du concours actif et, si nous osons dire, systématiquement de la province de Québec. Il nous aurait suffi de vouloir. — nous disons: de le "vouloir", — pour jeter dans le Nord-Ouest, depuis dix ans, deux cent mille des nôtres: dès lors l'avenir là-bas était à nous; rien, ni immigration étrangère, ni lois injustes, ni persécutions, ne pouvait désormais entamer ce bloc solide. D'où vient que parmi tous les champions de nos droits scolaires, il ne se soit pas trouvé un homme, un seul, pour lancer cette idée et la faire triompher? On dirait en vérité qu'il n'existe pour nous qu'une chose qui vaille la peine: les textes de loi.

Mais pourquoi faire ces textes de loi? demandez-vous. —Là n'est pas la question. On veut des textes de loi parce qu'on veut des textes de loi. Après cela, que des textes puissent servir à rien du tout, peu importe; qu'il n'y ait personne qui puisse en profiter, qu'est-ce que ça peut faire?

Parmi les partisans "des textes de loi", en connaissez-vous qui depuis quinze ans aient montré plus d'acharnement dans leurs revendications que les gens de l'école Tardivel? Or qu'on fait en tout temps ces messieurs en vue de fortifier la population française de l'Ouest? Loin de songer à cela, ils ont passé leur vie à crier aux Canadiens-français de ne pas aller dans ces régions.

Alors pourquoi demander des lois?

Quant à nous, encore une fois, les principes nous tiennent à coeur autant qu'à personne, — même les principes constitutionnels. Si, en réclamant du parlement fédéral certaines lois, on entend sérieusement s'en prévaloir pour favoriser l'expansion de la race, très bien! Mais si, au au contraire, ayant renoncé virtuellement à ce but, on veut quand même mettre le pays à feu et à sang pour le seul plaisir de compliquer les statuts, eh bien non! — nous n'en sommes plus. Que l'on se batte pour des lois, rien de mieux. Mais à une condition: c'est que l'on se préoccupe en même temps de les faire servir à quelque chose.

Grâce à notre indifférence, à notre apathie et, disons le mot, à notre imbécillité ces incomparables régions de la Saskatchewan et de l'Alberta nous ont presque complètement échappé. C'est à peine si nous y comptons aujourd'hui 2 pour cent de la population totale, quand il n'eût tenu qu'à nous d'y implanter, depuis dix ans, des groupements, qui dès maintenant seraient en état de résister à tous les assauts. Il n'est pas trop tard encore, cependant, si nous le voulons. Qu'on se frotte enfin les yeux, que nos dirigeants se réveillent, et d'ici deux ans nous aurons complètement détourné vers les plaines de l'Ouest le courant d'émigration qui se dirige aujourd'hui vers les usines de la Nouvelle-Angleterre. D'ici 5 ans l'on comptera 300,000 Canadiens-français dans la Saskatchewan et l'Alberta. D'ici 10 ans, ils pourront n'avoir plus besoin de la protection fédérale; ce n'est pas à Ottawa qu'ils iront demander justice, c'est à Edmonton et à Régina.

Qu'on ne dise pas que nous formulons ici un rêve impossible. Notre histoire est là pour en témoigner; nous avons déjà fait des choses plus difficiles. Pourquoi pas celle-là?

JULES FOURNIER.

Cet article a été publié dans l'"Action" en compagnie de la lettre suivante:

UNE VOIX DE L'OUEST.

Brosseau, Alta., le 23 mars, 1912.

A M. le directeur de l'"Action", Montréal.

Monsieur le Directeur,

On discute un peu partout, en ce moment, sur la question des écoles du Keewatin. Chacun propose sa solution. — Vous avez donné, monsieur le directeur, dans votre dernier article — celui du 16 mars, — la seule qui pour leur part me paraisse acceptable, en disant qu'il faudrait décupler les forces des Canadiens-français dans l'Ouest. Vous prêcher l'émigration de la province de Québec vers l'Ouest. Je me plais à souligner ce passage de votre article, vous avez indiqué exactement sur quoi repose l'avenir de la race dans nos régions.

Dites à vos gens de la province de Québec qu'ils ne craignent pas de venir se grouper ici autour d'un clocher canadien-français. Partout ici nous sommes chez nous. Dès que nous aurons quelque peu gagné en nombre, rien ne nous sera plus facile, avec de l'union que d'obtenir tous nos droits. A condition de ne pas s'isoler, de se fixer parmi les groupements déjà existants de Canadiens-français, le colon de la province de Québec est assuré de pouvoir faire ici sa religion comme chez vous et de faire instruire ses enfants sans avoir à craindre pour leur foi. Il est vrai qu'il se présente encore des difficultés à cet égard, mais avec du travail et de l'entente on arrive à de bons résultats. Dans un arrondissement scolaire composé de Canadiens-français, nos commissaires peuvent engager un instituteur catholique et de langue française. Il est souvent assez difficile d'en trouver de tels, il est vrai, le Bureau d'Education ne nous étant pas très sympathique. Mais quand nous serons plus nombreux, cet état de choses changera, certainement. Invitez particulièrement, monsieur le directeur, vos instituteurs et institutrices à venir se fixer parmi nous. Même s'ils devaient toucher ici moins que les salaires réguliers, ils seraient encore mieux rémunérés que chez vous — sans vouloir vous faire de peine.

Agréez, etc., monsieur le directeur,

J. B. LEDUC,
Prêtre.

Missionnaire dans les cantons Brosseau, Duvernay, Lafond et Beauvallon.

LE PROGRES DE L'OUEST.

De 1910 à 1911.

M. le rédacteur,

Nous avons eu une discussion l'autre soir au sujet de l'accroissement de population dans l'Ouest canadien et nous n'avons pu trouver ici les chiffres du dernier recensement.

Pourriez-vous nous fournir les statistiques concernant l'Alberta, la Colombie Anglaise, le Manitoba, et la Saskatchewan aussi bien que les principales villes de ces provinces?

Votre très dévoué,
UN ABONNE.

Voici, pour l'information de notre correspondant, les statistiques comparées de 1901 et de 1911:

Provinces	1901	1911
Alberta	73,022	374,633
Colombie Anglaise	178,657	392,480
Manitoba	255,211	455,614
Saskatchewan	91,279	492,432
	598,169	1,715,189

Villes	1901	1911
Winnipeg	42,340	135,430
Vancouver	26,133	100,333
Calgary	4,091	43,736
Regina	2,249	30,210
Edmonton	2,626	24,882
Moose Jaw	1,558	13,823
Brandon	5,620	13,837
Saskatoon	133	12,002
Lethbridge	2,072	8,048
Prince Albert	1,785	5,883
Portage la Prairie	3,901	5,885
Medicine Hat	1,570	5,572

LES PETITES CURIOSITES

Un de nos confrères de Montréal a ouvert un concours... des noms rares.

Voici son dernier article à ce sujet:

Notre concours de noms "rares".

Si l'on en doit juger par le nombre de lettres qu'il nous a values jusqu'ici, notre concours de noms rares n'excite pas un médiocre intérêt parmi nos lecteurs. Nous n'aurions pas assez de quatre pages de journal pour reproduire aujourd'hui toutes ces "*réponses*."

La plus remarquable qui nous soit encore parvenue est celle d'un *religieux* de l'Ordre des Prêcheurs, qui, dans le cours de ses missions, a parcouru vingt fois la *province de Québec* d'un bout à l'autre, et qui paraît connaître admirablement les baptistères de *nos paroisses* canadiennes-françaises. Voici, dans toute sa beauté, la liste qui nous communique:

Masculins

Triva, Glaphire, Mauverille, Elionnaire, Aldéma, Emmanusin, Eood, Salvanis, Alphéméida, Alyac, Ajap, Dascinan, Krabé, Artaxellio, Eslébor, Egésippa, Exébuabe, Aldévoilda, Amaron, Emmeusias, Algédor, Emèse, Jaubatica, Jéonbète, Gumfroie, Ales, Nygin, Gunsolphe, Sabigothon, Christobel, Merophède

Féminins

Déliosé, Trajanna, Exalpha, Palmagrandé, Madriléna, Brazelle, Minervine, Colérinda, *Osoria*, Rosalinda, Couranna, *Bédélia*, Auréorie, Arziéma, Zéthra, Carliméa, Omate, Aldo-Léda, Elmore, Delvica, Laclenne, Deszonarde, Benenda, Perplexa, Palmiloza, Zorilla, Polinda, Zingue, Conéa, Ulphé, Sunivergu, *Ulbaldesques*, Supponine, Primitive, Panbagafe, Lufroide, Rosamienne, Ulthrogothe, Méroplède, Jormande, Chrodulie, Hermanthrude, Pinsèque, Graciette, Altogracia, Nerlinse, Aldébrante, Ordiline, Arestianna, Amerette, Erothéida, Glovina

"Si cela ne vous suffit pas, ajoute notre correspondant, vous n'avez qu'à le dire: je suis prêt à vous en fournir une nouvelle liste non moins étonnante, à deux jours d'avis — le temps de revoir mes carnets de voyage."

—Oh! ce n'est pas la peine, allez, mon Père; "cela" doit bien suffire. Si avec "cela" vous ne gagnez pas le premier prix, il faudra vraiment que vous n'ayez pas la chance!

Un autre correspondant nous signale, de son côté, quatre ou cinq noms qui devraient bien, en justice, lui valoir pour le moins un "accessit":

Alphidophire, — Orculise, — Bédalphide, — Amisole...

Il connaît les personnes qui en souffrent et il nous donne leur nom de famille, avec leur adresse!

POURQUOI PAS LE CULTIVATEUR ?

Un discours de l'Hon. M. Foster.

A un banquet donné par un club de Toronto, l'hon. M. Foster, s'adressant aux manufacturiers, a dit:

"Mais je crois que nous commettrions une erreur, au Canada, si nous ne recherchions pas aussi un débouché sur les marchés étrangers. Aucune *guerre historique* ne fut aussi acharnée que l'est aujourd'hui la guerre commerciale. Aujourd'hui les intérêts industriels des Etats-Unis, de l'Allemagne et de la Grande-Bretagne et de toutes les autres grandes nations exploitent chaque pouce de *marché* extérieur qu'ils peuvent exploiter. Ils s'emparent des marchés étrangers, et, si vous ne vous réveillez pas bientôt, vous les manufacturiers, les producteurs du Canada, vous trouverez toutes les forteresses étrangères en la possession de vos rivaux étrangers et il vous sera d'autant plus difficile d'y pénétrer."

Voilà M. Foster qui se met, lui aussi, à conseiller aux MANUFACTURIERS du Canada de cultiver les marchés étrangers. Mais il n'y a pas encore six mois qu'il dénonçait comme une trahison le désir des CULTIVATEURS canadiens de cultiver le marché étranger le plus à leur portée.

L'hon. M. Foster a-t-il changé de doctrine économique depuis le 21 septembre ou bien considère-t-il que, ce qui est bon pour les manufacturiers ne vaut rien pour les cultivateurs? Considère-t-il que les producteurs canadiens, ce sont les manufacturiers exclusivement, et que les cultivateurs ne sont pas des producteurs?

D'où vient cette sollicitude d'ouvrir les marchés étrangers pour nos manufacturiers et de les fermer pour nos cultivateurs?

Ce vieux doctrinaire de la protection outrancière nous semble avoir une mentalité toute particulière. Pour lui, sans doute, il n'y a en Canada qu'une classe intéressante: la classe industrielle. Les agriculteurs ne seraient bons qu'à fournir aux industriels les denrées alimentaires à bon marché. Pour que ces denrées soient à bon marché, il faut absolument leur rendre difficile l'exportation —à moins que ce soit à des milliers de milles de distance.

Ouvrir aux cultivateurs le marché des Etats-Unis, c'était risquer de détourner du marché local, du *marché des industriels*, les produits agricoles dont ils ont besoin, et que l'on pourrait vendre plus cher ailleurs. Voilà où, pour M. Foster, est la trahison. Les cultivateurs sont les esclaves des manufacturiers: s'ils ont quelque velleité de s'affranchir de cet esclavage, ce sont des traîtres.

Et dire que grand nombre de cultivateurs de l'Ouest se sont laissés endormir par une théorie aussi contraire à leurs intérêts!

EXCURSIONS DE COLONS POUR L'ALBERTA.

Des excursions spéciales sous le patronage de M. l'abbé Giroux, prêtre colonisateur pour le district d'Alberta et de la Rivière la Paix, partiront de Montréal le mardi, 30 avril, et le mardi, 14 mai prochain.

Un prêtre accompagnera chacune de ces excursions par le Pacifique Canadien; d'ailleurs, les excursionnistes sont libres de choisir la route qu'ils préfèrent.

Par le Pacifique Canadien, les trains se rendent directement de Montréal jusqu'à Edmonton. Les trains partent de la gare Windsor, à Montréal à 10.00 h. a.m. et 10.30 h. p.m., mais l'excursion se fait par le train du matin. Il y aura des chars-dortoirs touristes, et ceux qui désirent se réserver des couchettes feront bien d'en avertir l'agent de la station à la gare Windsor aussitôt que possible, ou encore le Père Giroux, au No. 306 rue St-Antoine, qui se fera en outre un plaisir de répondre à toutes autres questions qui pourront lui être posées.

Par le Grand Tronc, le parcours se fait via Chicago et Winnipeg. Les excursionnistes par le Canadien-Nord devront voyager par le Pacifique Canadien jusqu'à Winnipeg. On est prié de s'adresser au R. P. J. B. Giroux,

Prêtre Colonisateur,
pour la Rivière la Paix, Alta.,
306 rue St-Antoine.

LA GREVE DE VANCOUVER.

La situation est la même. — Les grévistes attendent l'arrivée d'un organisateur.

Vancouver, C. A., 21. — Il n'y a aucun changement notable dans la situation de la grève des ouvriers sur le chemin de fer du Canadien Nord. Les grévistes attendent avec anxiété l'arrivée de Vincent W. St-John, un organisateur d'unions qui a pris part aux plus retentissantes grèves de l'Ouest américain. Deux cents hommes ont repris le travail samedi.

A Victoria, quatre cents ouvriers qui travaillaient au pavage des rues et soixante aux édifices du gouvernement ont abandonné le travail.

LES PROGRES DU CATHOLICISME

La conversion des six ministres anglais de Brington.

Le 25 mars, fête de l'Annonciation, dans la chapelle Sixtine, au Vatican, S. Em. le cardinal Merry del Val a conféré l'ordination sacerdotale aux six ecclésiastiques anglicans de Brighton, Angleterre qui sont venus à l'Eglise romaine, il y a deux ans, en des circonstances impressionnantes. S. Em. le cardinal Merry del Val s'est d'ailleurs, dès le début, intéressé personnellement aux généreux convertis. Il a eu soin de retenir à Rome le R. P. Edmond Hohel, Rédemptoriste anglais des plus distingués qui était venu pour un court séjour dans la Ville Eternelle; c'est à sa demande que le R. P. Hohel s'est mis à la disposition des futurs prêtres catholiques, durant toute cette période où il se sont préparés, avec une admirable ferveur, à leurs ordinations successives.

Les six prêtres ordinands sont les Rév. M. Henry Hindle, ancien pasteur anglican de l'Annonciation, et ses vicaires, MM. Henri Prince et Ernest Shebbeare; M. Arthur Cooks, ancien pasteur de Saint-Barthélemy, et son vicaire, M. Oliver Henly; M. John Steele, qui était chapelain privé.

Un correspondant de la "Croix" de Paris est allé voir, à la Maison généralice des Rédemptoristes, où il faisait les exercices spirituels avec son confrère, le Rév. M. Cocks qui s'exprime facilement en français, et il écrit:

—Je lui ai demandé, pour l'édification de nos lecteurs, quelques renseignements intéressants sur un évènement si consolant pour l'Eglise catholique.

Pour la foi à l'Eucharistie.

—C'est en septembre 1910, nous répondit M. Arthur Cocks, que nous avons quitté l'Eglise anglicane.

L'évêque anglican de Chichester avait publié un règlement sur la sainte Communion et sur le culte de l'Eucharistie. Il y interdisait notamment de donner la bénédiction avec le Saint Sacrement.

Nous engageâmes à ce sujet une correspondance avec lui. Nous étions prêts, disions-nous, à lui obéir, mais à la condition de ne rien faire qui impliquât de notre part une répudiation du dogme de la transsubtantiation. Plutôt que de renoncer à notre foi, nous étions prêts à tout sacrifier. M. Henry Hinde, ses vicaires et le mien, étaient pleinement d'accord avec moi.

Le conflit ayant pris, de fait, un caractère essentiellement doctrinal, nous écrivîmes une lettre commune pour l'informer que, dans ces conditions, nous croyions plus honnête et plus convenable de renoncer à notre "bénéfice".

L'évêque anglican de Chichester en convint. Tout se passa d'ailleurs, de part et d'autre, avec une courtoisie parfaite.

Vers l'Eglise romaine.

—Comment avez-vous informé vos fidèles de votre importante décision?

—Nous avons, en Angleterre, des "church wardens" —gardiens de l'église, — conseils de notables laïques qui administrent, de concert avec le pasteur, le temporel de la paroisse.

M. Hinde écrivit à ses "church wardens", et j'écrivis aux miens.

—Cette nouvelle fut-elle bien accueillie?

—Elle contraria les personnes qui ne partageaient point nos croyances religieuses. Mais tout le monde fut d'accord pour louer la correction et la loyauté de notre décision.

M. Cocks m'avait précisé, au début de l'entreprise, que le mouvement de conversions au catholicisme se poursuit parmi les paroissiens de Saint-Barthélemy et de l'Annonciation, à Brighton. Leur nombre s'élève aujourd'hui à 300 environ. Un autre vicaire de M. Hinde, le Rév. Pearce, converti, il y a un an, est arrivé à Rome ces jours-ci.

J'interrogeai le Rév. M. Cocks sur les circonstances de son entrée dans l'Eglise catholique:

—Nous avions quitté nos cures au commencement de septembre. Je fis, pour ma part, durant quatre ou cinq semaines, un voyage sur le continent. Rentré en Angleterre, j'allai, de concert avec le Rév. M. Hinde, voir l'évêque de Southwark. Celui-ci nous reçu dans l'Eglise catholique après une retraite chez les Rédemptoristes, à Clapham, Londres. Nous vînmes ensuite, tous ensemble, à Rome. Le Saint-Père nous accorda une audience privée, après laquelle nous allâmes visiter S. Em. le cardinal Merry del Val.

Le reste vous est connu: nous entrions à l'Académie ecclésiastique en novembre 1910; en 1911, le jour de la Trinité, le cardinal Merry del Val nous ordonnait sous-diacres au Vatican, et, le 8 décembre dernier, Mgr Sogaro, nous conférait le diaconat.

Sur une question que je lui posai, le Rév. M. Cocks reconnut, avec une grande simplicité, que le Rév. M. Hinde et lui avaient sacrifié une situation humainement avantageuse. Quant à leurs vicaires, ils étaient arrivés à Rome sans l'ombre de ressources.

Des âmes toutes prêtes au catholcisme.

—La foi en l'Eucharistie que vous avez si généreusement confessée, était-elle chez vous une croyance récente?

—Toute ma vie, répondit avec une religieuse gravité, M. Cocks, toute ma vie, j'ai cru à la Présence réelle. Depuis vingt ans que je suis entré dans l'Etat ecclésiastique, je n'ai cessé de prêcher le dogme de la transsubstantiation. Ce fut même la cause d'un différend très grave entre l'évêque de Maryland et moi, tandis que je prêchais en ce diocèse d'Amérique une mission. La mission fut, par ordre de l'évêque, brusquement interrompue à la suite d'un de mes sermons sur l'Eucharistie.

—Vous aviez donc toutes les croyances de l'Eglise catholique, et, dès votre entrée dans l'état ecclésiastique, vous aviez choisi de vivre, comme ses prêtres, dans le célibat?

—Oui. C'est le cas de mes confrères aussi, et c'est celui d'un certain nombre d'ecclésiastiques anglicans de la "High Church". Nos presbytères de l'Annonciation et de Saint-Barthélemy, à Brighton, étaient, de tous points, semblables aux presbytères catholiques.

Dès mon enfance, d'ailleurs, j'ai fréquenté les sacrements. De très bonne heure, mes parents ont eu soin que je me confesse. Jamais —et c'est eux qui m'ont donné cette éducation religieuse — je n'ai communié sans être à jeun. J'ai moi-même, étant curé, entendu un grand nombre de confessions. Seules des difficultés sur le dogme de l'infaillibilité pontificale nous séparaient du catholicisme.

Cette fécondité lointaine du mouvement d'Oxford ne laisse pas d'être émouvante. Le Rév. M. Cocks croit toutefois que d'autres causes détermineront désormais d'une façon plus directe, en Angleterre, les conversions au catholicisme. Elles bénéficieront sans doute du travail préparatoire accompli par le ritualisme de la "High Church." La pensée anglaise s'est réhabituée au langage et au culte catholique. On peut lui parler, sans la choquer, de la messe, des sacrements, de la Sainte Vierge, de la Sainte Eucharistie. Fatiguée de l'anarchie qui, hors de l'Eglise romaine, déchire les croyances, les âmes religieuses verront de plus en plus le problème de leur vie se simplifier en dilemme: ou le catholicisme ou rien. Et M. Cocks est convaincu qu'elles viendront demander au catholicisme un dogme stable et une autorité certaine.

SUBVENTIONS AUX PROPRIETAIRES D'ETALONS PUR-SANG

Le régime de subventions inauguré en 1911 par le Ministre de l'Agriculture en faveur des propriétaires d'étalons Pur-sang, sous certaines conditions, est généralement approuvé et répond, au moins en partie, à l'objet que l'on se proposait au moment ou ce régime a été mis en vigueur.

Entre autres avantages, il a, grâce aux conditions rigoureuses imposées, celui d'encourager les propriétaires à tenir des chevaux de mérite réellement supérieur et de relever et de perfectionner les méthodes d'élevage. Le stimulant donné de cette façon à l'emploi du Pur-sang conduira, croit-on, à une amélioration du cheval léger de ce pays. Les étalons Pur-sang, s'ils sont réellementde bons sujets exerceront certainement, sur le développement des chevaux ordinaires de selle et de trait, une influence dont le besoin se fait vivement sentir. La prime faite à la conformation, à la bonne constitution et à la puissance héréditaire, au moyen des subventions accordées par le Ministère, contribue à modérer l'emploi des reproducteurs de race inférieure et tend à conserver un type de Pur-sang dont l'utilité ne saurait être mise en doute.

Il est à peine besoin de dire que l'intention du Ministère n'est pas d'encourager l'élevage des chevaux Pur-sang ou de développer un type de chevaux se rapprochant étroitement du Pur-sang; le seul but est d'infuser une forte dose de sang de race pure dans les juments à membres fins du pays. Ainsi améliorées et croisées avec les étalons des diverses races de trait ces juments donneront des produits bien supérieurs à ceux qu'elles auraient donné si elles n'avaient subi l'influence du Pur-sang.

Croyant donc justifié le maintien du régime inauguré l'année dernière, l'Hon. Martin Burrell, ministre de l'Agriculture, a autorisé la continuation des subsides en faveur des étalons Pur-sang mis au service du public pour la monte en 1912, pourvu qu'ils répondent aux conditions suivantes, savoir:

1.—Tous les chevaux en faveur desquels une subvention est donnée par le Ministère doivent être enregistrés dans le livre de généalogie des Pur-sang, aux archives nationales canadiennes de bétail.

2.—Les chevaux doivent être de bonne taille, qualité et conformation et exempts de toute tare héréditaire. Pour assurer l'observation de ces conditions, ils seront soumis chaque année à une inspection minutieuse et complète soit du directeur général vétérinaire, soit de tout autre membre du personnel vétérinaire du Ministère ou autres personnes que le Ministère pourra de temps à autre nommer à cet effet.

3.—Les chevaux ainsi approuvés devront être dument et régulièrement annoncés, pour la monte des juments, aux conditions ordinaires et générales des districts auxquels ils sont destinés, à un droit de saillie ne dépassant pas —sauf pour les juments Pur-sang— $10, pour une saillie garantie, ce droit ne devenant dû et exigible que lorsqu'il a été constaté que les juments sont pleines.

Toute personne, société ou corporation possédant ou disposant d'un étalon Pur-sang remplissant exactement les conditions ci-dessus aura droit, sur production de preuves satisfaisantes à cet égard et de l'assurance qu'un nombre raisonnable de juments autres que des juments Pur-sang ont été saillies pendant la saison, à recevoir, à la fin de la saison, la somme de $250 sur les fonds du service de l'Industrie animale. Advenant le cas d'un cheval périssant ou devenant impropre à la monte en cours de saison et son remplacement immédiat dans le même district par un sujet approuvé, le Ministre pourra après due considération des circonstances, autoriser le paiement du subside ci-dessus mentionné.

Les formules nécessaires seront fournies sur demande au directeur général vétérinaire et au commissaire de l'Industrie animale, Ministère de l'Agriculture, à Ottawa.

LE PIANO.

ETUDE DE MOEURS

Le misantrophe, quand les hommes l'horripilent, peut fuir vers quelque solitude où l'écho cesse de lui renvoyer les résonnances fausses de cet instrument que Dieu donna à l'homme pour dissimuler sa pensée. Le mélomane qui veut, lui, échapper à la hantise du pianotage ne sait où reposer sa tête. Ainsi on se figure volontiers que dans les régions polaires, il n'y a que ces orgues de la nature, aux claviers blancs dont les longs tuyaux, par les flèches de cristal, touchent la nue, où le vent pris de la furie sacrée, les cheveux à la Paderewski joue des rondes pour faire danser les ours blancs au clair d'aurore boréale!... Détrompez-vous, on y monte des pianos à grands frais, pour accompagner les Esquimaux quand ils chantent "God Save the King"!...

Il me souvient qu'au Lac St-Jean, près de la petite Péri, nous écoutions la musique des chutes couler à travers la harpe des écluses jusqu'en nos âmes. De la délicieuse vallée, montait un concert en sourdine qui berçait notre quiétude, quand notre extase fut soudain troublée par les éclats d'un piano qui sonnait la ferraille. C'était comme si un chat s'enfuyait sur un toit en vociférant, en miaulant, une casserole attachée à la queue. La chute d'un bano pendant la minute émotionnante de l'élévation produit ce trouble dans le recueillement d'un coeur pieux. Comment était-il venu échouer là ce piano de malheur, juste à point pour nous gâter ce lac merveilleux qui mettait sur nos lèvres les strophes harmonieuses de Lamartine? La maison qui l'abritait, guère cossue, une chaumière comme les autres, mais où la plus grande pièce de la maison avait été convertie en salon. Il trônait là comme un roi en exil, au milieu des chaises crevées, d'où l'étoupe sortait sur un plancher à gros noeuds que cachaient mal des lisières de catalognes. Je fus invité à aller entendre la demoiselle de la maison pour "un petit air de piano." Mon étonnement fut grand de voir une petite fille aux poignets fluets secouer le classique "épinette" comme un prunier, pour en faire dégringoler un tintamarre de notes barbelées ainsi que des grêlons qui vous hachaient les nerfs et vous écorchaient les oreilles. Cette pièce mélodique s'appelait modestement "Pluie d'été". Je l'aurais baptisée la trombe ou le cyclone.

La mère, caressant l'instrument de son tablier, dit d'une voix émue:

—Ca nous rappelle chez nous, sans ça nous serions morts d'ennui.

Les petits respectueux, un doigt dans la bouche, n'osaient pénétrer dans le salon.

J'appris que ces gens étaient à deux doigt de la ruine. Ils avaient acheté plus qu'ils ne pouvaient payer au magasin des Trapistes, alimenté par la charité de gens généreux. Comme ils ne pouvaient acquitter la note, ils seraient contraints d'abandonner leur terre aux créanciers et de s'expatrier. Cependant, ils avaient acheté un piano et ils s'étaient, sur la nourriture, sur le vêtement, pour donner cinq dollars par mois faute de quoi l'ogre d'acajou, sans tirer de révérence, s'en retournerait chez ses maîtres. La menace suspendue sur la tête — de perdre l'instrument, leur orgueil et leur joie, — faute d'un paiement mensuel gâtait la vie de ces pauvres cultivateurs.

Que j'en ai connu de ces gens qui se sont laissés crever de faim pour ne pas sacrifier ce broyeur de cervelle qui tient aux fibres mêmes de l'être, comme par une sorte d'atavisme. On dirait que ce tambour éveille de lointaines réminiscences, ces sautements mécaniques des danses sauvages coupées de cris gutturaux comme le hululement des corbeaux et des chouettes!

N[illegible], l'Est surtout, est infestée de pianos comme de blattes! Quand on s'égare dans les faubourgs on tombe de polka en mazurka, comme d'une butte dans un cahot, par les chemins malpropres. A cela on n'a rien à dire il vaut encore mieux se griser de cacaphonie que de mauvais whiskey. Je crois même qu'on pourrait utiliser pour le soin des ménages la piano-manie. Ainsi, on pardonnerait à une élève du conservatoire de "pratiquer" des sonates et de descendre des gammes chromatiques du matin au soir, si, par un mécanisme adapté à l'instrument, elle pouvait en même temps tordre et blanchir son linge, pétrir de la pâte à pain, hâched de la chair à pâte, ou coudre des tabliers et des blouses.

Mais ce qui nous porte à prendre le piano au sérieux, c est qu'il fait partie du programme d'études et qu'on le voit figurer au premier plan en matière d'éducation. Sur cent enfants qui devraient apprendre le français, le [illegible], l'anglais, dans les internats, il y en a sinxante-quinze qui perdent leur temps à plocher des gammes, à se battre avec des doubles, des triples, des quadruples croches, — dont on ferait mieux de se débarrasser le cerveau! Je connais un jeune homme, ignorant comme une carpe, qui joue d'une main, avec un doigt, "Le garçon volage". Cet air a coûté deux cents dollars à ses parents, trois ans d'études en plus du temps perdu!...

Ici, l'on bâtit toujours en commençant par les cheminées, au lieu d'enseigner le solfège dans les écoles, l'alphabet, la clef de la musique, on fait de la musique, on fait apprendre la technique de l'art, comme on montre un métier en ne laissant ignorer la théorie. C'est ainsi qu'on fait de mauvais ouvriers et des artistes incomplets.

Loin de moi l'idée de dénigrer la musique, d'autant plus qu'on prétend qu'elle adoucit les moeurs mais il faut savoir faire la différence entre un article de première nécessité et un d'agrément. On est un citoyen distingué, quand même on ne sait pas jouer "le Carnaval de Venise", avec ou sans variations, mais un illettré de nos jours n'a pas grand chance de réussite, à moins qu'il ne rêve d'être échevin ou commissaire d'école. Des parents qui ont du tact, sans avoir de fortune, feraient mieux de donner à leurs filles une éducation qui leur procure les moyens de gagner leur vie autrement qu'en jouant du piano dans les salles de vues animées. On peut quand on le veut s'acheter un moulin à moudre des airs d'opéra, des sonates de Mozart, comme on a des moulins à moudre du café, mais je doute qu'on arrive avant longtemps à fabriquer des correspondants automatiques, des maîtres d'écoles mécaniques, des sténographes mûs par un mouvement d'horlogerie.

Je me souviens d'une fois où il m'a semblé que la musique avait du bon. C'était à un enterrement, le chariot montait cahin-caha la côte du cimetière; ceux du cortège qui n'avaient pas pris de voiture tiraient de la jambe, soudain par une croisée entre ouverte, on entendit les accents rudement plaqués d'une marche de Sousa. Le cheval, qui semblait écrasé sous le poids d'une douleur lourde qui tombait sur lui avec une brume opaque filtrant d'un ciel gris, dressa l'oreille comme piqué par un aiguillon. Les plumets du chariot se hérissèrent et la voiture sombre se mit à courir. On eut dit que le mort avait hâte d'en finir, qu'il aspirait à l'éternel repos pour ne plus entendre le rythme barbare de la musique américaine!

FANTASIO.

CHRONIQUE LOCALE

NOTES MONDAINES.

Samedi dernier, Mme P. Ed. Lessard, épouse du député de Pakan, donnait une élégante réception dans les salons de l'hôtel Corona. L'après-midi fut très animé et un grand nombre de nos charmantes concitoyennes défilèrent dans les salons somptueusement décorés où Mme P. Ed. Lessard recevait gracieusement ses invitées.

Mme Lessard portait une riche toilette de satin mauve recouverte de chiffon violet avec broderies d'argent.

MMmes J. H. Gariépy, K. Forbes Reid, W. Gariépy et J. A. Lessard l'assistaient dans ses devoirs d'hôtesse. De délicats rafraichissement furent servis et l'orchestre Irving fit de la délicieuse musique. Au nombre des invitées on remarquait: MMmes Bulyea, Sifton, D. Marshall, Cross Walker, Boyle, Côté, Dubuc, Thibaudeau, Griesbach, Fontaine, Tessier, Madore, Lachambre, Barry, Martin, J. Royal, McNamara, Bérubé, Voyer, Picard, LeBlanc, etc. Melles Bérubé, Morkin, Cairns etc.

A l'occasion de son mariage prochain, Melle Ernestine Bérubé a été, la semaine dernière, l'objet de charmantes fêtes de jeunes filles.

Mardi soir, Melle Bérubé était l'invitée d'honneur de Melle Cairns; un grand nombre de jeunes filles étaient présentes. On fit de la jolie musique et au cours de la réunion très gaie un magnifique service de porcelaine fut offerte à la gracieuse héroine de la fête. Avant de se retirer les invitées prirent part à un délicat souper.

Mercredi, Melle Bérubé était l'objet d'une fête semblable donnée par Melles Laurendeau et vendredi soir toutes les amies se retrouvaient encore chez Melles Dusseault.

Ces gracieuses réunions laisseront un durable souvenir chez toutes les jeunes filles qui y prirent part.

Une charmante soirée était donnée lundi de la semaine dernière à l'occasion du 22e anniversaire de Melle Eva Tanguay. Un grand nombre de jeunes gens et jeunes filles étaient présents.

L'héroine de la fête portait une élégante toilette de soie japonaise recouverte d'une broderie du plus gracieux effet; sa soeur Melle Dora Tanguay avait une robe de soie parisienne voilée d'une dentelle de Bruxelles d'un effet très réussi. Une très jolie décoration florale formait un cadre exquis aux toilettes.

Melle Léa Cartier, une musicienne très goûtée dans la haute société montréalaise, de passage à Edmonton voulut bien rehausser la fête en jouant divers morceaux.

Un délicieux souper fut servi sur des tables très élégamment décorées de fleurs. Environ 25 personnes étaient présentes.

AVIS AUX CHANTEURS.

Une réunion organisée par les membres du choeur de chant de la paroisse de l'Immaculée Conception aura lieu lun[di] prochain, 29 avril a huit heures du soir à la salle de l'Ecole Séparée, Troisième rue.

Tous les chanteurs des paroisses d'Edmonton sont cordialement invités à assister à cette réunion dont le but est de former un choeur de chant pour la messe Pontificale qui aura lieu à l'occasion de la Convention provinciale des Canadiens de langue française le 22 mai prochain.

Mercredi, à 10 heures du matin, a été célébré à l'église St-Joachim le mariage de Melle Ernestine Bérubé avec M. W. J. Clarke, de Calgary. La bénédiction nuptiale a été donnée par le R. P. Naessens, curé de Calgary. Pendant la cérémonie religieuse Mme Aug. Lessard a chanté quelques cantiques de circonstance. Melle Bérubé était accompagnée à l'autel par son père, M. E. Bérubé; M. Phil. Bérubé servait de témoin au marié. Melle Dora Bérubé était demoiselle d'honneur. Après un déjeuner servi à la demeure des parents de la mariée le nouveau couple est parti par le train de trois heures pour Vancouver. M. et Mme Clarke passeront six semaines en voyage puis ils s'établiront à Calgary.

Nous leur présentons nos souhaits les plus vifs de bonheur et de prospérité.

M. et Mme Paul Jenvrin sont revenus depuis quelques jours d'un voyage en France où ils sont passé l'hiver.

Le R. P. Leclainche, vicaire de la paroisse de St-Paul, Alta., est parti récemment pour la France où il fera un séjour de quelques mois.

M. et Mme Alfred Rocque sont partis pour Lewiston, Me., où ils vont voir leur fille religieuse gravement malade.

Nous faisons des voeux pour le prompt rétablissement de cette dernière.

Avec le retour des beaux jours l'immigration canadienne-française se reprend de plus belle. Chaque jour quelques-uns des nôtres arrivent dans l'Ouest venant soit des Etats-Unis, soit de la province de Québec.

Mardi nous avions le plaisir de recevoir à nos bureaux la visite de MM. Adolphe Cusson, Jos. Lambert, Clément Côté, Jos. A. Blanchard, J. B. et Jos. Cusson et Jos. Blanchard, tous du Rhode Island.

Ces Messieurs viennent pour prendre des terres dans l'Ouest et ils ont l'intention d'aller s'établir dans la région de St-Paul des Métis.

Ils nous ont déclaré être enchantés du pays et fort satisfaits d'y être venus. Ils se proposent de faire venir prochainement plusieurs de leurs amis.

Nous leur souhaitons à tous une cordiale bienvenue. Durant leur séjour à Edmonton nos compatriotes ont eu l'occasion de rencontrer un de leur "pays" en la personne de M. W. Pépin, de St-Paul des Métis, qui s'est chargé lui-même de leur trouver un bon établissement au nord de la rivière Saskatchewan.

Mgr Legal est parti pour le sud de la province en tournée pastorale. Sa Grandeur sera, dimanche prochain, à Pincher Creek.

Dimanche soir les membres du choeur de chant de la paroisse de l'Immaculée Conception, au nombre de vingt-quatre, se réunissaient en un banquet amical au presbytère pour fêter le trente-sixième anniversaire du sympathique curé de la paroisse, le Rév. M. Ouellette.

La réunion fut très cordiale et l'on se sépara vers neuf heures en emportant un agréable souvenir de cette charmante soirée.

Il a été décidé qu'un grand concert sacré sera donné par les membres du choeur de chant vers le commencement de juin.

M. Alf. Beaudry, de Weedon, Qué., est de passage à Edmonton, en visite chez son frère, établi à Elm Park. M. A. Beaudry compte s'établir parmi nous.

M. J. B. Bouchard, de Sherbrooke, est également en voyage à Edmonton. M. Bouchard est enchanté du pays et s'établira lui aussi en Alberta.

M. A. E. Gagnon, propriétaire de l'hôtel de Morinville, était de passage en ville cette semaine.

M. Thibaudeau, de Wetaskiwin, est également en visite parmi nous.

Mme A. Gauthier est arrivée à Edmonton où elle vient rejoindre son mari, employé au Magasin Wilson Ltd.

M. et Mme I. H. Biron sont revenus à Edmonton d'un voyage de deux semaines à Laggan, Banff et Medicine Hat.

On nous apprend que le R. P. Ange Marie Hiral est de passage dans le Couvent de son Ordre à North Edmonton, depuis quelques jours.

Il restera une quinzaine de jours parmi nous. Il est enchanté de l'Ouest. Nous espérons que son trop court passage parmi nous le portera à diriger vers nos centres canadiens-français de l'Alberta ceux des nôtres qui, de Québec, seraient tentés d'aller chercher la misère dans les manufactures des Etats-Unis. Qu'il leur dise qu'ici ils trouveront le beau soleil, l'air pur, du travail et de l'argent soit à la ville soit à la campagne.

Le T. R. Père a chanté la messe dimanche et a adressé aux nombreux fidèles présents un touchant et pathétique sermon sur l'Evangile du 2e Dimanche après Pâques: "Je suis le Bon Pasteur; le Bon Pasteur donne sa vie pour ses brebis"!

A trois heures de l'après-midi, il a présidé la réunion du T. O. Après un éloquent entretien sur ces paroles de Notre Seigneur: "Je vous donne la Paix, je vous laisse ma paix," il a donné l'habit du T. O. à trois postulants.

Il a ensuite donné la Bénédiction du T. S. Sacrement, assisté du R. P. Xavier-Marie.

NOUVELLES DE LA PROVINCE

ST-PAUL DES METIS.

A l'occasion de la recente fête Pascale les membres du Cercle de St-Paul de l'Alliance Nationale avaient tenu à inaugurer dans cette paroisse la tradition chrétienne suivie par les autres cercles de la société.

La messe de huit heures devant être célébrée à leur intention, les membres du Cercle se rendirent processionnellement à l'église paroissiale. La messe fut célébrée par le R. P. Thérien, curé de la paroisse et chapelain du cercle. Dans une allocution de circonstance le R. P. Thérien félicita les membres du cercle de leur initiative et il se réjouit de ce que leur première apparition en public fut l'occasion d'une manifestation religieuse.

L'Alliance Nationale, ayant un but religieux aussi bien que national il est juste d'ailleurs que ses membres donnent l'exemple aux fidèles de la paroisse. Le chapelain esquissé ensuite le rôle que l'Alliance Nationale est appelée à jouer à St-Paul. Il fonde son espoir en elle pour le maintien des oeuvres paroissiales; il invite en conséquence tous les jeunes gens de la paroisse à s'enrôler sous son étendard. Tout en bénéficiant d'une aide mutuelle les membres de l'A. N. travaillent au maintien de nos belles traditions canadiennes-françaises.

Tous les membres du Cercle St-Paul communièrent à cette messe.

De belle musique et des chants appropriés concoururent à rehausser l'éclat de cette solemnité religieuse: l'orgue était tenu par la Révérende Mère Supérieure des Soeurs de l'Assomption; tous profitèrent de l'occasion pour remercier la Révérende Mère du concours efficace que son talent musical apporte toujours pour rehausser l'éclat de nos fêtes religieuses.

Nos sincères félicitations à MM. Richard Baudette et Raoul Godbout pour la façon remarquable avec laquelle ils chantèrent le "Kyrie" de la messe de W. A. Léonard et "l'Agnus Dei" d'Alfred Dard.

Nous espérons que nombre de nos concitoyens, encouragés par cette belle manifestation, tiendront à honneur de donner leur adhésion au Cercle No: 364.

Un joyeux "send off" à été offert à M. Richard Baudelle à l'occasion de son prochain départ pour la France. M. Baudelle, ayant terminé ses devoirs sur son homestead, se propose d'aller se reposer quelque temps chez ses parents, à Paris. La réunion fut nombreuse et cordiale et un joli cadeau fut offert à M. Richard Baudelle. On s'amusa ferme jusqu'aux petites heures du matin.

Les cultivateurs s'occupent activement de leurs semailles. Quelques-uns ont déjà terminé les semailles de blé; celles-ci seront terminées d'une façon générale vers les derniers jours du mois.

CHAUVIN, Alta.

M. Jos. Coulombe, de St-Albert, est arrivé avec sa famille pour s'établir définitivement parmi nous. Nous souhaitons à tous la plus cordiale bienvenue.

Sont également arrivés parmi nous dans l'intention de s'établir, MM. Ernest Davignon, Oliva Lévesque et M. Albert Auclair et sa famille de Elm Park.

Bienvenue à tous ces courageux colons qui viennent renforcer notre colonie canadienne-française.

Mme. M. Sévigny et Melle Flore Lambert sont parties pour Edmonton récemment, où elles ont obtenu de bons emplois.

M. Achille Blouin, d'Armagh de Bellechasse, Qué., vient d'acheter un quart de section du C. P. R., ainsi que de prendre un homestead.

—Les semailles de blé sont entièrement terminées. Nos cultivateurs sèment actuellement l'avoine et l'orge. Le sol étant en excellentes conditions tous espèrent une bonne récolte. La superficie ensemencée cette année est environ le double de ce qu'elle fut l'an dernier.

LE PREMIER VOYAGE DE "LA FRANCE."

Le Havre, France, 16. — Le désastre du "Titanic" a assombri l'inauguration du transatlantique "La France" qui, comme le "Titanic" fait son premier voyage, cette semaine et part d'ici le 20 pour New-York. La délégation française qui assistera aux fêtes de Champlain prendra passage à bord. L'ambassadeur Bacon et Madame Bacon et plusieurs personnes remarquables sont aussi sur la liste des passagers.

Des convois spéciaux ont amené aujourd'hui au Havre un grand nombre d'invités. Un banquet fut donné sur "La France". Le gouvernement américain a fait cadeau d'un drapeau étoilé pour le navire.

LES MATIERES POSTALES.

New-York, 16. — Des 3,423 sacs de matière postale qui se trouvaient à bord du "Titanic" environ 200 contenaient des lettres recommandées. M. Morgan, maître des Postes, a déclaré que chaque sac contenait 8,000 lettres et il croit que plus de 1,600,000 lettres et paquets recommandés ont été engloutis.

POUR L'ARMEE AERIENNE.

Mme. Sarah Bernhardt verse 20,000francs pour l'achat d'un aéroplane, qui sera nommé "L'Aiglon".

Paris, 15. — Mme Sarah Bernhardt a versé 20,000 francs à la souscription nationale pour l'aviation militaire. Cette souscription, organisée dans le but de conserver la suprématie de l'air à la France, a atteint une somme considérable.

Dans tout le pays cette souscription a soulevé un grand enthousiasme et presque tous les corps organisés y ont contribué largement. Mme Sarah Bernhardt fut une des premières à prendre part immédiatement à ce mouvement.

En envoyant la somme aux personnes chargées de recueillir les fonds, la célèbre tragédienne leur demande que l'aéroplane soit nommé: "L'Aiglon," d'après la pièce de M. Edmond Rostand.

Sur les 20,000 francs, quinze ont été recueillis par Mme Sarah Bernhardt pendant les entr'actes, parmi les spectateurs venus l'applaudir.

Elle a fait ses quêtes, lors des représentations et dans le costume de l'Aiglon.

Le reste de la somme, c'est-à-dire cinq mille francs, ont été ajoutés par Mme Sarah Bernhardt.

M. Ed. Primeau, de la Cie St-Paul Mercantile, a été subitement appelé auprès de sa femme, gravement malade, à Valleyfield, Qué.

